

## CHAPITRE VIII

### OBSERVATIONS SUR LA CAMPAGNE DE 1859-1860

SOMMAIRE. — 1<sup>o</sup> Manière de combattre des Marocains. — 2<sup>o</sup> Tactique des Espagnols. — 3<sup>o</sup> Armement des belligérants. — 4<sup>o</sup> Matériel, transports, ravitaillement. — 5<sup>o</sup> Conditions climatériques. — 6<sup>o</sup> Situation sanitaire. — 7<sup>o</sup> Tués et blessés. Pertes générales en hommes. — 8<sup>o</sup> Moral des belligérants. — 9<sup>o</sup> Sort des prisonniers. — 10<sup>o</sup> Prises et butin. — 11<sup>o</sup> Récompenses à l'armée d'expédition. — 12<sup>o</sup> Corps et personnalités marquants parmi les belligérants. — 13<sup>o</sup> Les correspondants, les chroniqueurs, les attachés militaires et les curieux. — 14<sup>o</sup> Les belligérants jugés par un Marocain. — 15<sup>o</sup> Les critiques formulées en Europe au sujet de la campagne de 1859-1860.

#### § 1. — *Manière de combattre des Marocains*<sup>1</sup>.

La manière de combattre des Marocains pendant la guerre hispano-marocaine de 1859-1860 fut essentiellement différente de celle des troupes européennes, cela va sans dire. Elle était au contraire à peu près identiquement la même que, vers la même époque, celle des indigènes de l'Algérie, quoiqu'on pût encore remarquer de légères différences suivant les régions où se déroulait l'action et suivant la nature des contingents engagés.

On ne pouvait, à première vue, distinguer dans la manière de combattre des Marocains aucune idée directrice ; c'était le désordre le plus complet ; quiconque en était spectateur pour la première fois s'étonnait sans comprendre.

« Toutes ces attaques s'effectuent de la part des Maures

1. Cf. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 221.

sans idée préconçue, sans plan et sans ordre, dit Yriarte ; il semble que cent fantassins viennent harceler l'ennemi uniquement pour se distraire, pendant que sur un autre point, deux cents autres appellent son attention<sup>1</sup>... »

Cependant, lorsqu'on examinait les choses de plus près, on parvenait à distinguer sous ce désordre, plus apparent encore que réel, certaines habitudes passées en règle.

Les Marocains combattaient pendant cette guerre par petits groupes ou bien isolés<sup>2</sup>. Tablant sur leur parfaite connaissance du terrain, habiles à en profiter, les fantassins prélevaient par un feu individuel : ils attendaient l'attaque de l'ennemi dispersés, cachés dans la brousse, derrière les pierres, invisibles. De loin, sur tout l'espace, ordinairement très étendu, qu'ils occupaient, on n'apercevait que des touffes d'herbes et de broussailles, des roches grisâtres « sur lesquelles s'appuyaient les canons des espingardes comme sur les créneaux d'un rempart<sup>3</sup> ». Si quelques-uns préféraient demeurer à découvert, — car chacun combattait à sa guise, — du moins presque tous assujettissaient-ils leurs armes pour tirer. Le combat se poursuivait ainsi, plus ou moins longtemps, généralement pénible pour les Espagnols qui ne faisaient pas grand mal à l'ennemi, car celui-ci ne présentait « qu'une cible bien restreinte<sup>4</sup> ». Pour en finir, il fallait lancer les troupes à la baïonnette ; au moment où se produisait l'attaque, les fantassins marocains se dressaient comme s'ils fussent sortis de terre, recevaient leurs adversaires par un feu violent, ou même se précipitaient sur eux avec un incroyable élan. En général un corps à corps s'ensuivait, dans lequel les Musulmans faisaient preuve d'une énergie féroce.

Les formations par masses leur étaient totalement incon-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 66.

2. Cf. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 221.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 67.

4. Yriarte, *ibid.*

nues ; leurs cavaliers se précipitaient isolés, çà et là, contre l'ennemi, de toute la vitesse de leurs chevaux, déchargeaient leurs armes en arrivant à bonne portée, puis, tournant bride rapidement, ils s'enfuyaient avec la même rapidité qu'ils étaient venus. Ils agissaient à leur volonté ; seulement quelques personnages importants semblaient, dans certaines circonstances, donner un semblant de direction à leurs évolutions. L'hypothèse que des officiers anglais les dirigeaient est tout à fait sans fondement pour Schlagintweit.

Sans doute les Marocains ne produisaient pas grand effet de la sorte ; mais ils fatiguaient l'ennemi, et, s'ils réussissaient à l'entraîner trop loin, s'ils pouvaient l'obliger à s'engager imprudemment, ils devenaient alors des plus dangereux. Témoin l'épisode des hussards de la *Reina* à Castillejos<sup>1</sup>.

1. Schlagintweit, *loc. cit.* Pour la manière de combattre de la cavalerie marocaine — la même que celle de toute la cavalerie indigène dans les guerres d'Algérie — cf. ce passage d'Yriarte. C'est dans la plaine de los Castillejos, mais avant la grande bataille, lors d'une des premières actions qui s'engagèrent, quand les troupes commencèrent les travaux d'aménagement de la route de Tétouan. « On a pu s'assurer que les tentes marocaines se dressent dans une gorge dont l'entrée vient déboucher dans la plaine de Castillejos, et peut-être en faisant avancer de la cavalerie, les Maures déploieront-ils leurs forces.

« Les hussards de la princesse s'avancent donc en bon ordre, le dos tourné à la mer et faisant face à l'entrée de la gorge. L'ennemi est toujours invisible. A peine les hussards se sont-ils avancés jusqu'au milieu de la plaine, un groupe de cavaliers maures vient lentement au-devant de l'escadron ; d'autres, sortant de derrière les arbres et les touffes de verdure, se répandent à droite et à gauche en laissant un grand espace entre chacun d'eux.

« Les figures se détachent admirablement sur des fonds vert sombre, et ces cavaliers aux burnous flottants, aux selles incarnates, aux armes brillantes, occupent à eux seuls (à peine une centaine) l'immense plaine de Castillejos.

D'autre part, rien d'incommode pour des troupes régulières comme cet ennemi insaisissable qui tourne sans cesse autour d'elles ; quand les Marocains apparaissaient, c'était de mille côtés à la fois ; et quand ils fuyaient, ils fuyaient dans toutes les directions<sup>1</sup>. Ils s'avançaient et reculaient avec une singulière agilité ; ils cédaient aisément à l'ennemi, lui laissant occuper avec ses troupes toute la place qu'il pouvait prendre ; mais dès qu'il se repliait, tout le terrain qu'il avait occupé était à l'instant même envahi de nouveau ; c'est ainsi qu'autour du Serrallo, cinquante à soixante Marocains suffirent parfois à gêner les mouvements de tout un bataillon<sup>2</sup>. Il arrivait aussi que, lorsqu'on levait le camp, les retardataires étaient assaillis à coups de fusils par des maraudeurs ; l'arrière-garde avait à peine fait quel-

« Ce n'est pas un combat qui se prépare, c'est un carrousel, une passe d'armes, un tournoi. Voici les hérauts qui s'avancent les premiers, fièrement campés sur leurs chevaux ; la bride flotte sur le cou de leurs montures qui obéissent aux mouvements des genoux ; ils brandissent au-dessus de leurs têtes leurs longues espingardes.

« Un frémissement d'impatience se fait entendre parmi les hussards qui espèrent enfin trouver une occasion d'entrer en lice. Au commandement de son chef l'escadron charge à fond de train, mais, avec une promptitude et une habileté inconnues à nos cavaliers européens, chaque Maure fait volte-face et décrit d'immenses courbes qui font ressembler le mouvement à une fantasia plutôt qu'à une retraite. L'escadron s'arrête dans son élan, de peur de se livrer sans défense à l'ennemi, qui sans doute a embusqué ses tirailleurs et caché ses fantassins sous chaque touffe de lentisques. Trois fois l'escadron tente de charger ces cavaliers qui se gardent bien de présenter une masse compacte, trois fois les Maures se dispersent pour revenir plus audacieux et plus provocants. Quelques-uns d'entre eux, debout sur leurs étriers, s'avancent à cent pas des hussards en leur jetant pour défi le mot *cobardes* ! (lâches) prononcé dans le plus pur castillan.

« Mais le général Prim a compris leur projet ; ils veulent que les hussards s'engagent à leur poursuite dans cette gorge inconnue afin de les livrer aux coups de leurs tirailleurs. » Yriarte, *op. cit.*, p. 21-23.

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 221.

2. *Ibid.*, p. 139.

ques centaines de mètres que des Marocains enlevaient bagages et tentes attardés<sup>1</sup>.

Infatigables, profitant de tous les obstacles naturels ou autres, ils harcelaient sans cesse les Espagnols, surtout dans l'obscurité. Jamais il n'y eut de surprise de nuit importante<sup>2</sup>, il est vrai ; mais on avait dû prendre pour les éviter les précautions les plus sérieuses, car à chaque instant, sentinelles isolées, et même grand'gardes ou avant-postes, étaient attaqués par des ennemis cachés dans l'ombre, isolés, qui pouvaient s'approcher au point d'envoyer leurs balles jusque dans le quartier général<sup>3</sup>. A Tétouan, dès que la nuit tombait, les communications étaient impossibles d'un camp à l'autre. A la longue, tous ces désagréments prenaient beaucoup plus d'importance qu'on ne saurait le supposer à première vue<sup>4</sup>.

Cet essaim d'ennemis tourbillonnant autour de la troupe, suivant l'expression de Schlagintweit<sup>5</sup>, fut importun surtout, le jour, lors de la marche et du combat du 23 mars ; car pendant que la tête de colonne combattait le gros des forces marocaines, une nuée de montagnards inquiétait les ailes et l'arrière-garde, entourant presque complètement la ville de Tétouan et coupant presque entièrement les communications. Le convoi de blessés eut beaucoup de mal à rejoindre la ville. On put se rendre compte du nombre et de la position de tous ces faiseurs de guérillas, — on en compta

1. C'est ce qui arrive notamment à Yriarte et à quelques autres. Cf. Yriarte, *op. cit.*, p. 91.

2. Nous avons vu antérieurement, lors du passage de l'Oued Smir, que la croyance aux démons malfaisants qui volent dans l'obscurité empêche le plus souvent les indigènes du Nord de l'Afrique de faire des surprises de nuit véritables. C'est plutôt un peu avant l'aube, quand les premières lueurs du jour commencent à se glisser, que leurs tentatives sont à redouter.

3. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 221.

4. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 222.

5. *Loc. cit.*

plus de mille, deux jours après, le 25, — quand l'armée rejoignit ses cantonnements sous les murs de Tétouan, après l'entente du maréchal et de Moulay 'Abbâs sur les préliminaires de la paix ; on les voyait sortir de toutes parts, prévenus de la cessation des hostilités par des cavaliers marocains détachés, et quittant leurs abris pour rentrer chez eux.

Or, si les Marocains étaient aussi incommodes, coupant les communications, cause d'alertes continuelles, alors que leurs troupes étaient constamment défaites par les Espagnols, qu'eût-ce été si ces derniers avaient subi le moindre échec ? Attaqués de toutes parts, ils n'auraient pu battre en retraite qu'au prix des plus grands efforts, en subissant des pertes énormes.

Même après la conclusion des préliminaires de la paix, la route de Tétouan à Ceuta ne put être parcourue que par des groupes importants ; d'ordinaire, pour chaque détachement parti de Tétouan, un autre, parti de Ceuta, venait jusqu'à mi-route pour lui donner la main<sup>1</sup>.

A vrai dire, donc, tant que les Marocains combattaient de la sorte, en enfants perdus, ils étaient redoutables. Cet espèce de désordre qu'ils apportaient dans la lutte était un système stratégique comme un autre ; et ce n'était pas le plus mauvais, étant donnés leur parfaite connaissance du pays d'une part, de l'autre leur manque d'instruction militaire et d'entente, suite du manque d'unité administrative et politique. Peut-être, comme le dit Yriarte, « comprenaient-ils toute la supériorité de la tactique européenne et que la seule arme qu'ils avaient contre elle était justement ce parti pris de morceler la défense en lui faisant perdre son unité, et par conséquent sa force<sup>2</sup>. »

1. Cf. Schlagintweit, *loc. cit.*

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 67.

Il est certain qu'ils devaient rendre bien difficile la tâche du commandement adverse, incertain toujours sur les forces auxquelles il avait à faire, sur leur distribution, dans l'impossibilité presque absolue de se faire éclairer.

Mais il ne nous paraîtrait pas juste de conclure de ce qui précède qu'il n'y eut jamais aucun sentiment tactique prémédité dans la manière de combattre des Marocains. Il semble, au contraire, que dans maintes circonstances ils aient eu un objectif bien déterminé ; l'acharnement qu'ils mirent, lors de la bataille d'Ouedr'as, à défendre la colline des Benî Ider, prouve notamment qu'ils avaient parfaitement conscience de son importance stratégique. Par conséquent, il serait juste de remarquer (ce que l'on ne fait pas souvent), après avoir indiqué le désordre dans lequel se déroule l'action, qu'il y avait pourtant quelquefois — au moins quand des troupes chrétiennes étaient en jeu — une certaine idée directrice dans leurs rangs. « Comme tactique générale, dit Yriarte, le chef qui a le commandement indique un mouvement et un but ; mais chaque chef particulier, selon une stratégie immuable, en usage depuis le Maroc jusqu'à l'Algérie, est maître d'agir comme il l'entend, revenant à la rescousse quand il en trouve l'occasion, battant en retraite quand il le croit nécessaire <sup>1</sup>. »

On peut même démêler assez facilement que les Marocains essayaient généralement d'adopter, quand ils attaquaient, la formation en demi-lune présentant le plus grand front possible, avec une résistance fortement organisée au centre, sur lequel devait venir buter la tête de l'ennemi <sup>2</sup>, tandis que les ailes s'étendant, s'éparpillant, en se couvrant et en se défilant, si possible, cherchaient à exécuter des

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 222.

2. C'est la tactique qu'ils employèrent notamment dans la bataille de Tétouan, l'artillerie jouant le rôle de pivot de résistance contre lequel devaient venir s'user les efforts des Espagnols. Mordacq, p. 103.

attaques de flanc, ou à couper l'ennemi de ses communications, ou encore cherchaient à le cerner en se rejoignant sur ses derrières. Quand ils arrivaient à 500 pas environ, la cavalerie se précipitait à bride abattue ; à 200 pas, elle déchargeait ses armes, puis faisait demi-tour et allait recharger sous la protection de son infanterie ; celle-ci « résistant au centre, ou bien, répartie sur les ailes, s'apprêtait à profiter d'une occasion, soit contre la cavalerie ennemie, soit même contre l'infanterie si sa propre cavalerie avait pu lui faire une brèche<sup>1</sup>. »

Tant que les Marocains avaient la supériorité, la demi-lune allait se dessinant mieux, se fermant davantage et tendant vers le cercle parfait. S'ils étaient repoussés, au contraire, on voyait la formation s'élargir, flotter aux ailes d'abord, l'arc s'ouvrir, la courbe s'aplatir, puis s'évanouir.

Si cette conception de la tactique, ou, si l'on veut, de la manœuvre sur le champ de bataille, avait sa raison d'être dans les particularités topographiques du pays, dans la constitution organique des contingents marocains, si elle permettait d'utiliser au mieux du possible les qualités psychologiques des combattants indigènes, en laissant un très grand champ à l'initiative privée et même à la fantaisie, par contre il est non moins évident que le grand tort des chefs fut de l'employer d'une manière invariable et presque automatique ; de sorte qu'au bout d'une action ou deux l'adversaire savait à quoi s'en tenir sur ce qui l'attendait, et pouvait prendre ses précautions en conséquence.

D'ailleurs, l'idée première du mouvement eût-elle été de circonstance que son exécution déplorable l'aurait empêchée de réussir dès que, sortant des montagnes ou des lieux abrités, les troupes étaient appelées à combattre en plaine. Alors l'unité du commandement, la science militaire reprenaient toute leur valeur et le résultat n'était pas douteux.

1. Cf. Mordacq, *op. cit.*, p. 18.

Il est intéressant, à ce dernier point de vue, de mentionner les progrès faits dans la manœuvre par les Marocains au cours de cette guerre; il est juste, en même temps, de les enregistrer, et cela est indispensable pour donner le correctif nécessaire à ce que les idées ci-avant exposées pourraient entraîner de trop absolu dans l'esprit du lecteur.

On vit plusieurs fois, par exemple, les cavaliers charger en lignes par groupes de 2 à 300; à 3 ou 400 mètres, une vingtaine d'entre eux se portaient en avant, faisaient feu, puis se repliaient, remplacés par d'autres<sup>1</sup>.

« En somme, la charge par échelons », dit Mordacq. Quant aux fantassins, on les vit, dans les occasions où donnèrent les troupes régulières, « formés généralement par groupes de 4 à 500 hommes, se déployer sur trois rangs, un peu éloignés l'un de l'autre. Le premier rang tirait à l'abri des arbres et des rochers; le second, sans armes, ramassait ou emportait les morts ou les blessés, puis prenait leurs armes et les remplaçait. Le troisième rang formait la réserve<sup>2</sup>. »

Mais cet embryon de science ne suffisait pas, en thèse générale, à masquer le désordre des combattants sur lequel nous insistions au début, et les troupes marocaines étaient, malgré tout, plutôt une cohue qu'une armée.

S'agissait-il de retranchements, la même insuffisance d'expérience et d'instruction se remarquait aussitôt. Au passage du cap Negro, les Marocains avaient eu l'heureuse idée d'élever quelques retranchements sur le revers oriental du col et dans une position complètement indépen-

1. *Op. cit.*, p. 14, note.

2. Mordacq, p. 14, d'après G. de Lavigne, p. 56. « Pendant et après le combat, les Maures ramassent les balles afin de les renvoyer aux Espagnols, lorsqu'elles sont du calibre de leurs armes; ils mettent en réserve les boulets pour le moment où ils auront de l'artillerie. »

dante de celui-ci. « c'est-à-dire qu'ils défendaient le passage lorsqu'il était déjà effectué <sup>1</sup> ».

Ils semblaient d'ailleurs, à la fin de la campagne, se rendre compte de leur infériorité en plaine. Il est évident que, en montagne, ils eussent pu tenir longtemps en haleine l'armée espagnole et la fatiguer beaucoup avant de céder. Avec des ennemis de ce genre, on ne sait pas toujours bien d'ailleurs s'ils sont battus, puisque, dès qu'ils ne se voient pas en position de remporter un succès, ils cèdent le terrain et vont se reformer plus loin, sans avoir souffert grand dommage. Une campagne contre eux pourrait durer longtemps si, par fortune, il se trouvait un chef marocain bien décidé à ne pas se départir de ce mode de combat. Cela explique aussi qu'ils s'attribuent la victoire quelquefois, en même temps que leur adversaire la réclame pour lui. C'est tout simplement qu'ils n'ont pas été complètement écrasés <sup>2</sup>.

#### La manière dont les Marocains établissaient leur camp,

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 79.

2. Hooker and Ball, *Journal of a tour, etc.*, p. 52, ont pu dire avec un peu d'exagération, mais avec justesse au fond, à propos de la manière de combattre des Marocains :

« Les Maures, bien qu'ayant montré à la fin le plus grand courage individuel, n'ont pas su faire preuve des moindres qualités militaires qu'on a rencontrées chez de nombreux peuples sauvages. Ils n'ont point su utiliser les difficultés naturelles à leur profit, s'exposant en des attaques infructueuses et sans méthode quand les forces espagnoles occupaient de solides positions. La plus grande difficulté que rencontra le général espagnol tint à ce qu'il dut faire mouvoir son armée le long de la bande étroite du rivage, où, pendant plusieurs milles, le terrain qui s'étend de là jusqu'aux montagnes rocheuses de l'intérieur, est en partie couvert par des lagunes peu profondes et où le sol peu résistant est coupé de cours d'eau. Un ennemi actif, connaissant le terrain, aurait pu infliger de lourdes pertes à la troupe en marche ; mais, contrairement à toute attente, les Maures se montraient rarement au moment critique, et les Espagnols n'eurent à lutter que contre les obstacles naturels. »

pendant cette guerre, nous a été rapportée par Schlagintweit<sup>1</sup>. Cet officier put voir d'assez près le camp de Moulay 'Abbâs établi près du Fondaq, et ce, sur les conseils des consuls européens à Tanger; mais il dut avoir recours à la ruse. Il demanda deux soldats au pacha de Tanger pour l'accompagner dans la banlieue de la ville, qu'il désirait voir; puis, achetant son escorte, et profitant des heures chaudes du jour où les habitants sortent peu de leurs huttes, il parvint, sans être inquiété, jusqu'à un point élevé d'où l'on dominait le camp.

Celui-ci se partageait en deux parties, dont la principale entourait la tente de Moulay 'Abbâs; l'autre formait un cercle autour de la tente de Moulay Ahmed. Les tentes étaient dressées sans ordre; à côté de chacune étaient attachés, en file, par le pied, à la mode arabe, les animaux, chevaux et mulets, de ceux qui les habitaient; il en était ainsi même pour les montures des deux princes. Les tentes de ces deux derniers formaient le centre et comme le noyau de chacune des deux agglomérations en lesquelles se partageait le camp, et les tentes du reste de l'armée s'espaçaient toujours davantage, se montraient moins bien groupées, plus clairsemées à mesure qu'elles s'en éloignaient. Cependant les deux parties du camp n'étaient pas séparées complètement; car dans l'intervalle qui s'étendait de l'une à l'autre, dispersées de loin en loin, quelques tentes formaient la jonction. On voyait autour du camp quelques chevaux et mulets en train de pâturer.

Pendant la chaleur, les hommes restaient dans leurs tentes. Il n'y avait pas de postes, — au moins Schlagintweit n'en a pas vu, — et il est bien probable qu'il n'y en avait pas en effet.

Les tentes étaient de formes très différentes; certaines terminées en pignon; d'autres allongées, avec des orne-

1. *Op. cit.*, p. 69 et q. seq.

ments bleu foncé. Beaucoup d'hommes étaient couchés à l'ombre des arbres les plus proches sur le penchant d'une colline; d'après ce que dirent à Schlagintweit les habitants d'un douar voisin, ces hommes n'avaient pas de tentes et demeuraient constamment en plein air. Le nombre des tentes du camp pouvait être de 400 ou 450; celui des hommes réunis en cet endroit d'environ 5 à 6 000. Les tentes des hommes, communément très petites, pouvaient contenir seulement très peu de monde.

Le camp était à 3 lieues, peut-être 3 lieues et demie de Tanger. Son emplacement était heureusement choisi; situé sur une colline doucement inclinée, il était bordé d'un côté par un petit ruisseau; à proximité, se trouvaient deux sources qui, dirent à Schlagintweit ses compagnons, donnaient une eau très abondante; devant et sur un autre côté, s'étendait une plaine large et fertile; derrière, s'élevait le Fondaq et ses défilés qui aboutissent à Ouedr'as. Selon Schlagintweit, toujours, les Marocains avaient choisi cet emplacement pour leur camp, moins afin d'observer les mouvements de l'ennemi, que d'empêcher son ravitaillement par le pays; car ils pouvaient facilement arrêter les convois que, peut-être, il eût trouvé à se procurer à prix d'or dans le R'arb.

Une certaine activité régnait dans ce camp, tous les jours, alors que, vers 5 heures, les troupes sortaient pour l'exercice. Celui-ci était commandé par deux officiers espagnols transfuges, convertis à l'islamisme. Mais Schlagintweit ne put y assister de son poste; car pour éviter tout désagrément, il lui fallut songer au retour par un nouveau chemin, pendant que la chaleur se faisait encore sentir et que les routes étaient encore désertes.

L'insuffisance de son armée était bien connue de Moulay Mohammed, qui fit ce qu'il put, dans les circonstances critiques où il se trouvait, pour y remédier dans une certaine mesure; mais il est clair qu'aucun résultat sérieux

ne pouvait être atteint dans un si bref intervalle de temps. A la suite des relations qu'il eut avec les Français, il avait engagé un certain nombre d'étrangers pour instruire ses troupes ; outre les deux ex-officiers espagnols ci-dessus mentionnés, on connaissait encore dans son armée trois Français qui avaient servi en Algérie dans la troupe ou dans les bureaux arabes, mais qui avaient été licenciés ; un ex-officier hongrois de hussards, compromis en Hongrie dans les troubles de 1847 à 1849. Tous étaient convertis à l'islamisme.

### § 2. — *Tactique des Espagnols* <sup>1</sup>.

A la manière particulière de combattre de leur ennemi, les Espagnols furent obligés d'opposer des mesures particulières.

A. *Tactique générale. Emploi des différentes armes.* — Dans l'offensive :

Chaînes de tirailleurs étendues, pour faire face à la longue ligne de l'ennemi et l'empêcher d'envelopper ;

Emploi des masses, plutôt pour effaroucher l'ennemi que pour exécuter de véritables attaques ;

Attaques de flanc pour essayer de tourner les Marocains par une de leurs ailes, « procédé qui réussit presque toujours avec un ennemi qui ne possède qu'une organisation et une discipline des plus rudimentaires » <sup>2</sup> ;

Pour agir sur son moral, également, l'attaque à la baïonnette <sup>3</sup>, le tir des fusées, celui des grenades éclatantes, et

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 223 et q. seq. — Mordacq, *op. cit.*, p. 103 et q. seq.

2. Mordacq, *op. cit.*, p. 105.

3. « C'est dans le combat du 22 novembre, dit Mordacq, *op. cit.*, p. 61, que pour la première fois, les Espagnols se servirent de la baïonnette, et cela leur réussit si bien que dans le cours de la campagne, ils y recoururent presque constamment.

des feux de peloton bien soutenus. — Il importait peu que les projectiles de l'artillerie fissent des dégâts matériels ou non ; l'effet moral suffisait à déterminer l'ennemi à céder.

« Toutes les fois d'ailleurs que deux adversaires se sont trouvés en présence, et que l'un d'eux n'était pas pourvu de baïonnettes, l'effet moral de l'arme chère à Souvarov a été considérable (Guerre du Tonkin, guerre du Transvaal, pour ne citer que les plus connues). »

La première partie de l'opinion avancée par l'auteur est inexacte. Les Espagnols s'étaient servis de la baïonnette bien avant : on se rappelle, notamment, que lors des escarmouches entre la garnison de Ceuta et les gens d'Anjera le 13 septembre, les *Chasseurs de Madrid* avaient délogé ces derniers de la Mezquita, à la baïonnette. Et déjà plusieurs fois auparavant, le 7 septembre, le 11, ces mêmes chasseurs, commandés par le duc de Gor, avaient employé la même arme.

À propos de la baïonnette, Mordacq ajoute, *op. cit.*, p. 106 :

« Il y a lieu toutefois de remarquer qu'en 1859 Espagnols et Marocains étaient armés de fusils ayant une portée assez faible, ce qui explique pourquoi ces derniers ont pu si souvent arriver jusque dans les rangs mêmes de leurs adversaires et les ont obligés à recourir à la baïonnette.

« Aujourd'hui l'armement à tir rapide permettrait d'arrêter beaucoup plus facilement les attaques désordonnées des Marocains ; d'autre part ceux-ci, avec l'armement qu'ils possèdent actuellement (Remington), rendraient des charges à la baïonnette particulièrement meurtrières. »

Remarquons que, d'abord, cela ne serait vrai que pour une faible partie du Maroc, cet armement perfectionné n'étant jusqu'ici qu'à l'état d'exception. Puis, au sujet de la faible portée des armes de guerre en 1860, nous verrons plus loin qu'il ne faut pas se l'exagérer.

Mordacq signale encore le gaspillage des munitions par les jeunes troupes comme une des causes qui les obligea de recourir à l'emploi de la baïonnette. Nous y ajouterons la difficulté d'agir efficacement et d'une façon décisive par le feu de l'infanterie sur un ennemi aussi dispersé, aussi bien protégé et dissimulé que l'étaient les Marocains, toutes les fois que l'action se passait en terrain accidenté, c'est-à-dire presque toujours.

Il nous semble donc, en résumé, que les Espagnols firent de la baïonnette un emploi très judicieux, étant donnés le terrain, la manière de combattre de l'ennemi, son moral et aussi le tempérament de leurs propres hommes, éminemment ardent et passionné.

Dans la défensive :

Réserves prêtes à repousser une attaque, en quelque point qu'elle se produisit. « Dans la première partie de cette campagne, les Marocains, cherchant à obtenir la surprise », attaquaient sur plusieurs points à la fois<sup>1</sup> ;

Arrière-gardes fortement constituées pour permettre aux troupes de se replier. C'est à la fin seulement, après plusieurs accidents, que cette méthode fut adoptée<sup>2</sup>.

L'artillerie de montagne rendit les plus grands services<sup>3</sup> ; dès que le maréchal O' Donnell eut compris la manière de

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 103.

2. Dans les premiers temps, en effet, on n'avait pas compris l'importance du rôle de l'arrière-garde dans la guerre d'Afrique. Dans les premiers combats on usa d'arrière-gardes insuffisamment constituées.

Le premier jour, le 19 novembre, on en fit l'expérience ; le bataillon des chasseurs *Cataluña*, qui couvrait l'installation du camp, eut 6 hommes mis hors de combat dès qu'il essaya de se replier. Il dut revenir dégager son arrière-garde. Cela se produisit plusieurs fois encore plus tard ; et cela s'était produit plusieurs fois en Algérie au début. « L'état-major espagnol, ainsi que le prouvent les instructions données au début des opérations, s'était pourtant fortement inspiré de ces campagnes : cependant il semble que les officiers des corps ne s'en étaient pas suffisamment pénétrés puisque, dès le premier jour, ils retombaient dans les mêmes fautes que celles qui leur avaient été signalées. » Mordacq, *op. cit.*, p. 59.

3. « L'artillerie de siège ne rendit aucun service, au contraire. Le général O'Donnell dut certes le regretter, car il disposait d'un matériel des plus complets : quarante pièces de gros calibre.

« Étant donnés les renseignements que l'état-major espagnol possédait sur l'artillerie marocaine, on est en droit de se demander quelles raisons avaient pu déterminer le général O'Donnell à emmener un matériel aussi encombrant. C'est d'ailleurs pour attendre ce matériel, que, dans la deuxième partie de la guerre, le corps expéditionnaire perdit un temps précieux au lieu de marcher immédiatement sur les forces marocaines qui recevaient tous les jours de nombreux renforts. » Mordacq, *op. cit.*, p. 108-109.

combattre des Marocains. il lui donna l'ordre de marcher constamment avec l'infanterie, d'être constamment prête à l'appuyer. Et, de fait, elle prépara le succès de la plupart des combats, qui, sans elle, eussent été des plus meurtriers<sup>1</sup>. Quant aux batteries de coulevrines, elles eurent le plus heureux effet sur la cavalerie; les fusées effrayaient les chevaux, jetaient le désordre dans les groupes de cavaliers. Les Marocains les redoutaient beaucoup et les appelaient des serpents de feu<sup>2</sup>.

La cavalerie, par contre, joua un rôle effacé<sup>3</sup>; le terrain,

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 79.

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 84.

3. Mordacq, p. 107. — C'est seulement dans la plaine de Tétouan, et pour la première fois au combat d'*Alcántara* (23 janvier), que la cavalerie commença à jouer un rôle réellement important. Cf. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 102-103.

« La cavalerie espagnole, montée sur d'excellents chevaux des plaines andalouses, joua un grand rôle dans cette bataille. Après les hussards, qui s'étaient brillamment conduits aux Castillejos, après les lanciers de Farnèse, qui avaient fourni une charge vigoureuse devant le camp du Rio-Martin, les cuirassiers voulurent aussi faire leurs preuves. Ils se lancèrent à fond de train dans la plaine, au milieu de ces masses sauvages, sabrant et massacrant à l'envi; puis lorsque les Maures, plus nombreux, poussant des hurlements fanatiques, furent tous descendus sur le champ de bataille, les cuirassiers firent volte-face, et derrière eux vint l'artillerie qui vomit au milieu de cette tourbe un déluge d'obus et de boulets. »

Schlagintweit donne les renseignements suivants sur les chevaux de la cavalerie espagnole (p. 116 et q. seq.) : animaux anciennement issus du mélange des barbes avec les chevaux de la Péninsule; ils ont, surtout en Andalousie, beaucoup d'analogie avec les barbes, quoiqu'ils soient fréquemment un peu moins élégants. Ils sont néanmoins quelquefois remarquables par leur beauté, toujours vifs, doux, très endurants.

La façon dont ces chevaux sont élevés les rend très rustiques et très propres à la guerre. Elle diffère peu d'ailleurs de celle dont on élève le cheval arabe. Les animaux vivent en plein air sur les plateaux, réunis par troupes, cherchant leur nourriture en liberté; la

d'abord, ne se prêtait guère à son action ; les Marocains, de leur côté (sauf à Tétouan), avaient peu de cavalerie ; « encore fut-elle très intimidée par les formations de l'infanterie espagnole et ne fit-elle que des démonstrations sans pousser de charges à fond<sup>1</sup>. » La cavalerie espagnole fut souvent mal employée (Ouedr'as)<sup>2</sup> ; quelquefois, elle se laissa emporter par un excès d'ardeur jusqu'à se mettre en bien mauvaise posture (Castillejos, par exemple)<sup>3</sup> ; enfin, dans quelques affaires « où elle eut à intervenir, elle fut lancée à la charge sans être soutenue par l'infanterie, faute capitale dans la guerre en Afrique »<sup>4</sup> ; et, en général, elle agit sans être éclairée le moins du monde sur la nature du terrain qu'elle devait parcourir (combat de Jeleli, par exemple, le 31 janvier, la charge de *Villaviciosa*)<sup>5</sup>. — Elle put, en résumé, « se convaincre qu'elle avait eu en face d'elle des adversaires de premier ordre, et qu'elle n'avait triomphé que lorsqu'elle avait combattu en ordre serré, c'est-à-

nuit même, ils ne sont pas toujours dans les étables ; rarement, en été, quand le pâturage se fait trop rare, desséché par les chaleurs, leur donne-t-on du grain. Ces détails sont relatifs au cheval andalou. Schlagintweit en ajoute d'autres fort intéressants sur la forme, l'élevage, le recrutement de ces chevaux, les grands centres de production. La rusticité de ces chevaux, la façon heureuse dont ils supportèrent les fatigues de la campagne, tout cela est confirmé par Von Gœben (*op. cit.*, II, p. 303) qui déclare les avoir trouvés en excellent état après tant de nuits passées en plein air, sous l'assaut des intempéries.

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 107.

2. On se rappelle l'inconcevable rôle que Prim fit jouer à deux escadrons de cuirassiers à la journée d'Ouedr'as, dans l'attaque de la colline des Benî Ider.

3. Ce jour-là (1<sup>er</sup> janvier), les cavaliers tombés au milieu du camp marocain furent obligés de descendre de leurs chevaux pour s'en faire un rempart et s'y défendre à coups de poings.

D'après un auteur espagnol, suivant la version de Mordacq, p. 107.

4. Mordacq, *op. cit.*, p. 108.

5. Qui n'avait pas encore eu l'occasion de donner depuis le commencement de la campagne. (Mordacq, p. 73).

dire dans l'ordre qui lui permettait de profiter de son organisation, de sa discipline et de sa tactique<sup>1</sup>. »

Mordacq blâme beaucoup le maréchal O'Donnell de n'avoir jamais fait poursuivre l'ennemi par sa cavalerie après l'avoir défait<sup>2</sup>, même à la suite de la bataille de Tétouan, dit-il. On doit avouer cependant que les environs de cette ville avec leurs jardins, leurs chemins creux, leurs ravins, leurs haies et leurs broussailles ne se prêtent guère à l'emploi de la cavalerie à cet effet ; ailleurs, en montagne, c'est encore plus évident ; or c'est en montagne, dans le Djebel Darsa, que les vaincus s'étaient réfugiés pour la plupart.

Le génie rendit les plus grands services dans la création de passages et voies d'accès pour les colonnes d'artillerie et d'infanterie ; on vit « en effet constamment les compagnies du génie marcher avec les avant-gardes et se consacrer tout entières à leur faciliter la marche<sup>3</sup>. »

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 108. Et l'auteur ajoute : « C'est ça, d'ailleurs, un principe fondamental confirmé par toutes les guerres d'Algérie, et sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention. » On ne doit pas oublier que la cavalerie était l'une des armes que la guerre avait le plus surpris au dépourvu, d'après Vidal, ap. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 225. A l'occasion de la guerre avec le Maroc, de nouveaux régiments de cavalerie furent créés : G. de Lavigne (p. 13) parle de deux régiments de cavalerie organisés au moment de la guerre sur le modèle de ceux de France (p. 13).

2. Mordacq, *op. cit.*, *loc. cit.* Le maréchal O'Donnell avait douze escadrons, dit Mordacq. Il ne lui vint pas à l'idée d'en tirer parti pour la poursuite. Et il ajoute : « Il est très curieux de constater que l'histoire militaire nous montre un nombre considérable d'affaires où le commandement ne songea pas à exploiter son succès. Il semble que la joie d'avoir vaincu fasse oublier l'observation de ce principe de tactique pourtant si connu. » (Mordacq, *op. cit.*, p. 83). Nous doutons, comme nous venons de l'exposer dans le texte, que ces réflexions soient ici parfaitement à leur place.

3. Mordacq, *op. cit.*, p. 111. — Cependant, pour cet auteur, l'effectif du génie, aussi bien que celui de la cavalerie, étaient exagérés.

B. *Tactique de combat*<sup>1</sup>. — « En terrain plat, les généraux espagnols se contentaient de disposer leurs troupes en losange, les fractions d'infanterie en échelons débordants, prêtes à fournir des feux dans toutes les directions, l'artillerie au centre, la cavalerie en arrière (mais non dans le losange).

« En terrain coupé, brisé, accidenté, de nombreuses flanc-gardes couvraient les troupes d'attaque, l'artillerie également au centre de l'infanterie, la cavalerie en arrière. »

D'après Schlagintweit, lorsque l'attaque était donnée par bataillons entiers, elle se faisait en colonne serrée, soutenue par une ou deux compagnies disposées en tirailleurs. — Dans les attaques à la baïonnette, les musiques jouaient, les tambours battaient, tous les clairons de la ligne de tirailleurs sonnaient la charge ; le fanion du bataillon flottait, souvent tenu par le commandant lui-même, galopant au-devant de ses hommes, et ceux-ci se précipitaient en avant, exhortés par leurs officiers, par les cris de : « *Adelante !*

Mais pour le génie « il faut évidemment tenir compte de l'époque (nous sommes en 1859, quatre ans après le siège de Sébastopol) et de la conviction chez le général O'Donnell, d'avoir à procéder au siège de Tétouan.

« Une fois à Tétouan, et sans coup férir, il se rendit compte que dans la marche sur Tanger, les quinze compagnies de l'effectif de la colonne seraient plutôt embarrassantes, et il en laissa la plus grande partie dans la cité marocaine. » (Mordacq, *op. cit.*, p. 110).

1. Cf. Mordacq, p. 105. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 223 et p. 319. — Voyez aussi ce passage de Mordacq : « Un des traits les plus caractéristiques de cette campagne est l'emploi par les Espagnols d'une tactique qui, surtout dans le combat, se rapproche beaucoup plus de la tactique européenne que des procédés que nous venions d'inaugurer dans nos guerres d'Afrique. Cependant les officiers espagnols avaient suivi bien attentivement ces guerres, s'en étaient absolument pénétrés ; plusieurs même avaient accompagné nos colonnes, s'attendant bien un jour ou l'autre à reprendre la guerre nationale contre les Maures. Mais il faut tenir compte des effectifs engagés de part et d'autre et qui obligèrent les Espagnols à mener méthodique-

*Adelante!* »<sup>1</sup> ou « *Adelante! muchachos!* »<sup>2</sup>, criant eux-mêmes : « *Viva la Reina! viva el comandante!* ». — Quelquefois, en dehors de ces cas, le commandant marchait en tête de ses troupes ; d'autres fois, il se tenait en arrière de la ligne de tirailleurs, surveillant et dirigeant non seulement ceux-ci, mais le soutien et le bataillon lui-même qui s'avancait ensuite.

Schlagintweit exprime les critiques suivantes : en gé-

ment le combat, à manœuvrer, à opposer l'ordre au désordre. — Nous avons vu le même fait se reproduire à la bataille d'Isly, ce qui semblerait prouver que, quelle que soit la latitude, dès que des effectifs un peu forts se trouvent en présence, les lois générales de la tactique reprennent le dessus par les procédés particuliers au pays. Sans reprendre toutes les affaires de la campagne, nous nous reporterons simplement à la bataille de Tétouan que nous prendrons pour exemple. Si nous l'analysons au point de vue tactique, au début les corps d'armée prennent des dispositifs inspirés évidemment par celui du maréchal Bugeaud, et qui, en raison de leur profondeur, n'auraient pu être employés sur un champ de bataille européen ; mais les phases du combat se déroulent ensuite d'une façon absolument méthodique. — C'est d'abord le génie qui prépare le passage des troupes, puis l'artillerie qui ouvre le feu contre l'artillerie adverse et se porte en avant par échelons, pour préparer la marche de l'infanterie. — Au moment de l'assaut, une partie de cette artillerie continue à surveiller les pièces ennemies, pendant que les autres batteries, et ce sont les plus nombreuses, accablent de projectiles les Marocains qui occupent les tranchées.

« La cavalerie, elle aussi, a joué son rôle, a couvert les flancs menacés et cherché l'occasion d'aider l'infanterie. — Par contre elle reste complètement inactive au moment de la poursuite. Soyons indulgents ; en 1870 sur les champs de bataille européens les cavaleries allemande et française, dans ces cas analogues, n'ont pas été plus brillantes. — Nous avons eu l'occasion de signaler plusieurs fois, dans le récit de cette campagne, cette union intime des trois armes qui a été caractéristique dans la bataille de Tétouan et qui est tout à l'honneur du général O'Donnell et des officiers du corps expéditionnaire. »

1. En Avant ! En Avant !

2. En Avant ! Enfants !

néral les hommes utilisaient mal le terrain dans leur marche et ne cherchaient pas assez à se couvrir ; de même, quand il s'agissait d'assigner une position aux réserves, on ne se préoccupait pas suffisamment de les abriter. Cela augmenta le nombre des blessés ; mais cependant, vis-à-vis d'un ennemi sans artillerie, ce n'était pas d'une importance capitale ; peut-être aussi, voulait-on, en lui montrant la masse des troupes, l'impressionner et le convaincre de son infériorité numérique.

En général aussi, dit encore Schlagintweit, la distance était mal calculée entre la chaîne de tirailleurs et son soutien ; celui-ci était quelquefois si près, qu'il touchait presque la chaîne et se trouvait exposé sans nécessité ; d'autres fois, il était si loin qu'il n'arrivait pas à temps quand on avait besoin de le porter en ligne. On vit plusieurs fois des troupes fatiguées, ayant épuisé leurs munitions, attendre un long moment l'aide qui leur était indispensable. On n'accordait pas à cette partie de la tactique une importance suffisante, suivant l'officier allemand.

Le manque de réserve pour la cavalerie fut encore plus sensible, dit-il encore.

Le rôle joué par les officiers généraux n'était pas non plus conforme à ce qu'il aurait dû être ; cependant on doit tenir compte des idées d'alors et reconnaître qu'il ne fut pas trop en discordance avec ce qu'on s'en figurait à cette époque<sup>1</sup>. Aux journées des 24 et 25 novembre, les offi-

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 62. — Ailleurs, du même auteur : « Le 12 janvier on voit Prim charger encore à la tête de son état-major » (Mordacq, p. 70) ; puis : « Le 31 janvier, Prim, d'après les critiques militaires, combattait comme le dernier de ses soldats. Il fit de sa propre main deux prisonniers et prit deux chevaux à l'ennemi. » (Mordacq, *op. cit.*, p. 73).

Mais, pour excuser cette inutile furie, cette méthode fâcheuse d'exposer une vie précieuse, de la conservation de laquelle dépend souvent le succès, Mordacq ajoute (p. 62) que la guerre de 1870 a

ciers généraux, constamment sur la ligne de feu, parlent à leurs hommes, les entraînent à l'assaut, jouent en un mot le rôle de chef d'escouade. Echagüe a un cheval tué sous lui; il en prend un autre, court au danger; il est blessé. Gasset prend le commandement et s'élançe en première ligne.

C. *Tactique de marche*<sup>1</sup>. — Les marches se firent comme « dans la guerre européenne, en augmentant, toutefois, la force des flanc-gardes du côté dangereux », c'est-à-dire du côté opposé à la mer, pendant la première partie de la campagne.

En général, un petit détachement marchait en avant-garde, deux autres en flanqueurs de chaque côté, aussi près que faire se pouvait et constamment en liaison avec le gros de l'armée; celui-ci détachait souvent, en plus, des files, quelquefois des compagnies entières en tirailleurs, à droite et à gauche, pour mieux éclairer le terrain, quand il était trop découpé. Sitôt que la colonne faisait halte, elle était entourée de sentinelles doubles.

La seule marche importante exécutée par l'armée — qui mit seize jours à faire une trentaine de kilomètres, de Ceuta au Martine — est celle d'Oucdr'as. Dans cette marche, dont nous avons vu le dispositif, Mordacq considère « le 1<sup>er</sup> corps en entier, marchant en avant-garde, comme un véritable échelon de manœuvre<sup>2</sup>. » Nous avons vu aussi

encore fourni, malheureusement, de trop nombreux exemples de ces faits, du côté français. — On comprend autrement les choses aujourd'hui en France et en Allemagne, mais peut-être pas toujours dans l'armée anglaise, car les officiers anglais se seraient, au Transvaal, souvent comportés comme les officiers espagnols au Maroc. (Communications verbales d'un témoin).

1. Schlagintweit, p. 223-226. — Mordacq, p. 112 et q. seq.

2. Mordacq, p. 112-113. — L'auteur ajoute : « Cet ordre de marche paraît assez logique et répond très sensiblement à celui que nous adoptions en Algérie quand nos colonnes opéraient en Kabylie : — en tête un échelon de manœuvre ne comprenant que les combat-

le défaut de la disposition adoptée ce jour-là, le manque de flanc-gardes à gauche, qui faillit avoir de fâcheuses conséquences. Pour y remédier, « il fallut à un moment dégarnir le convoi qui faillit être pris par les Marocains. Heureusement, quoique ce fût une erreur au point de vue théorique, l'escorte donnée aux impedimenta se trouvait très forte (la moitié de l'effectif total)<sup>1</sup>. »

D. *Tactique de stationnement*<sup>2</sup>. — Chaque fois qu'ils le purent, les Espagnols s'entourèrent dans leurs camps de retranchements plus ou moins importants. Ces retranchements consistaient en fossés et talus-parapets, consolidés,

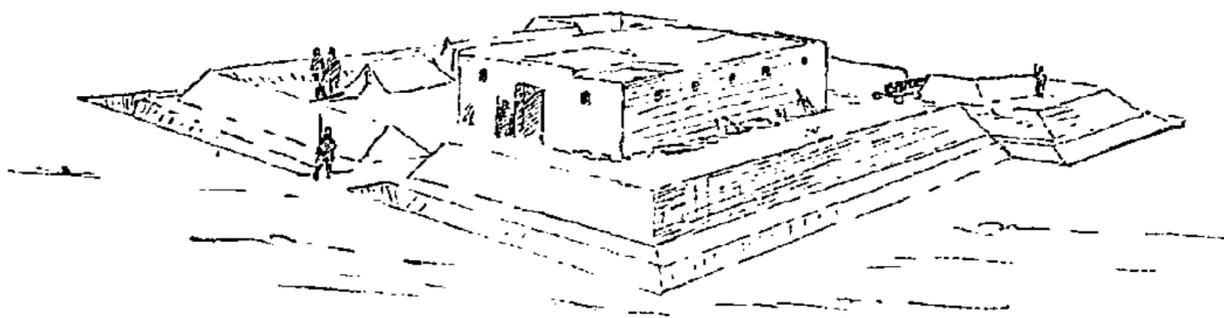


FIG. 11. — La Douane du Martine fortifiée (d'après l'Atlas de la guerre).  
Type de fortifications de campagne employées par les Espagnols.

quand on le pouvait, par des abatis d'arbres ; ces mesures de protection avaient pour but d'obvier aux nombreuses attaques que des Marocains isolés effectuaient à chaque instant contre les avant-postes. L'artillerie était placée souvent au milieu du camp, mais plus fréquemment près d'une des issues, très exposée, par conséquent, dans les coups de main qu'on pouvait toujours redouter. C'est naturellement dans les camps du Serrallo, du Martine et de Tétouan que

tants ; les trains et convois répartis dans le gros de la colonne ; une forte arrière-garde, de fortes flanc-gardes dans les directions dangereuses. » Mordacq, *op. cit.*, p. 113.

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 113.

2. *Ibid.*

les travaux de fortification furent poussés au plus haut degré de perfection <sup>1</sup>.

En général, le camp était formé en carré ou en rectangle ; mais dans la manière de camper <sup>2</sup>, il n'y avait aucune unité. Une fois que chaque commandant de corps avait reçu de l'autorité supérieure l'assignation de la place qui lui était réservée <sup>3</sup>, il était libre de prendre telle ou telle mesure que bon lui semblait <sup>4</sup>.

1. Schlagintweit, p. 223-226. — Mordacq, p. 114.

2. Schlagintweit, p. 336.

3. G. de Lavigne, p. 44. « Le quartier général de l'armée et ceux des différents corps se distinguent par des pavillons de couleurs variées, empruntées aux principaux ordres espagnols ».

Quartier général : pavillon national.

État-major général : pavillon bleu azur.

I<sup>er</sup> corps : pavillon rouge avec lisérés jaunes (ruban de Saint Ferdinand).

II<sup>e</sup> corps : pavillon blanc et violet (ruban de Saint Hermenegilde).

III<sup>e</sup> corps : pavillon blanc avec deux bandes bleues (ordre de Charles III).

IV<sup>e</sup> corps : pavillon blanc et orange (ordre d'Isabelle la Catholique).

*Artillerie* : pavillon violet avec une bombe rouge.

*Cavalerie* : pavillon moitié blanc, moitié rouge.

*Ambulance* : pavillon jaune.

*Administration* : pavillon blanc avec une croix bleue.

*Parcs et équipages* : pavillon rouge.

*Génie* : pavillon vert avec un château blanc.

Une frange rouge à mi-hauteur, formant galon, distinguait seule la tente du général en chef du reste de celles du quartier général (Yriarte, p. 9).

4. La même latitude était laissée aux chefs de corps en ce qui concernait le tableau de service.

Toutefois, il se rapprochait en général du suivant dans les campements prolongés, notamment à Tétouan : à 7 heures du matin, réveil ; à 9 heures, repas ; à 10 heures, parade et relève de la garde ; à midi, appel ; à 5 heures du soir, repas ; à 8 heures, retraite ; à 9 heures, coucher. Mais fréquemment des occupations accessoires empêchaient son observation régulière.

Le dispositif de sûreté consistait en grand'gardes à 125 mètres des tentes, petits postes à 100 mètres environ, détachant eux-mêmes des sentinelles à peu près à la même distance, dispositif à peu près analogue à celui de l'armée française à la même époque, mais beaucoup plus rapproché<sup>1</sup>.

« Un pareil camp ne pouvait être bien gardé ; l'ennemi devait être sur lui avant que les troupes aient eu le temps de se saisir de leurs armes.

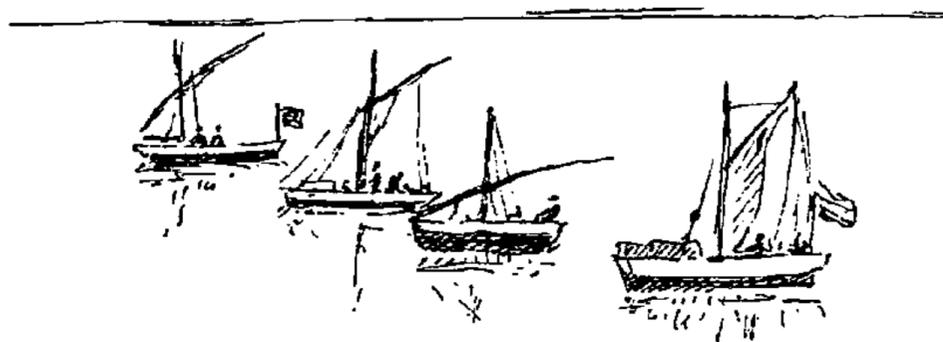


FIG. 12. — Type des canonniers employés par les Espagnols (d'après l'Atlas de la guerre.)

« C'est d'ailleurs ce qui arriva au début de la campagne ; les Espagnols furent plusieurs fois surpris<sup>2</sup>.

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 115.

2. Le combat du 22 novembre avait commencé par une surprise, dit Mordacq, et cela n'a rien d'extraordinaire, étant données les dispositions prises pour le placement des sentinelles et des grand'gardes. — Le camp était protégé seulement dans un rayon de 400 pas « et cela en plein jour, puisque les Marocains attaquèrent vers 11 heures du matin.

« Cependant, le maréchal Bugeaud déjà à cette époque avait préconisé les avant-postes aussi éloignés que possible du camp à protéger. Il ajoutait encore que les avant-postes n'étaient pas tant « la cuirasse » que les yeux de l'armée. » (Mordacq, p. 60-61). — Voyez aussi G. de Lavigne, p. 49. « Il n'y a rien de nouveau, l'ennemi paraît avoir renoncé à tout projet offensif » (écrit du 30 novembre); et c'est un quart d'heure après, ... que la redoute d'Anghera a été tout à coup assaillie... »

« Dans les instructions données aux troupes avant le commencement de la campagne, il était recommandé aux postes avancés (petits postes) et sentinelles d'écoute (sentinelles doubles) de se mettre à l'abri des feux de l'ennemi au moyen de parapets en terre, de branches d'arbres ou de tout autre couvert <sup>1</sup>. »

Il faut ajouter qu'on avait à dessein, suivant Schlagintweit, restreint le plus possible le service des avant-postes : on ne voulait pas fatiguer les hommes inutilement, ni les laisser trop souvent en plein air pendant des nuits que le rayonnement, très vif dans ces contrées, rendait généralement pénibles <sup>2</sup>.

A Tétouan, il n'y avait ni mot d'ordre, ni cri de guerre, ni patrouille ; la consigne était de ne laisser passer personne, sauf ceux qui étaient parfaitement reconnus. Les portes de la ville, une fois fermées, ne devaient plus s'ouvrir sous aucun prétexte.

Le matin, surtout dans les campements passagers, on faisait souvent une petite reconnaissance autour du camp. « Les troupes qui sont aux tranchées vont à la découverte,

La vigilance et le sang-froid étaient indispensables dans cette guerre, et il semble qu'ils aient été insuffisants au début.

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 115. « Il semble qu'il y ait là un contre-sens, ajoute l'auteur cité, les petits postes et les sentinelles doubles constituant une ligne d'observation et non une ligne de résistance : ce dernier rôle est celui des grand'gardes. »

2. Cf. Yriarte, *op. cit.*, p. 297. « Chaque sentinelle perdue devait essuyer le feu de Maures vagabonds et on ne devait pas laisser loin de la masse des forces une quantité d'hommes qui ne pût faire face pour un moment à une attaque. » Ajoutons que ce service de sentinelles avancées devait être des plus difficiles, peut-être même des plus illusoires dans la brousse épaisse ; qu'il fallait tenir compte du moral des hommes, nullement préparés à une guerre de ce genre dans un pays aussi sauvage, aussi désert ; enfin que les véritables surprises de nuit, exécutées par des ennemis en masse, semblaient peu probables, nous l'avons déjà dit, d'après ce que l'on savait du caractère superstitieux des Marocains.

dit Yriarte ; elles sortent du front de bandière, entièrement cachées sous leurs épais manteaux gris, s'avancant avec précaution, et frappant de la crosse du fusil chaque buisson, sondant chaque repli de terrain, elles gravissent les premières hauteurs, afin de découvrir le plus d'espace possible<sup>1</sup>. »

Les mesures relatives à la tactique de stationnement ont été l'objet de nombreuses critiques. On a beaucoup blâmé les Espagnols, notamment, d'avoir ainsi constamment usé de la fortification passagère ; on aurait pu, dit Schlagintweit, arriver au même but, éviter tout aussi bien les combats de nuit, suite des surprises dans lesquelles les chances étaient si défavorables à l'armée ; il eût été possible<sup>2</sup> de s'abstenir en partie de ces travaux de terrassement dans les camps, en éloignant ceux-ci des jardins, des endroits cultivés où se trouvaient des abris profitables à l'ennemi<sup>3</sup>.

A d'autres points de vue, l'autorité supérieure montra toujours une sollicitude insuffisante pour la police sanitaire et le bon entretien de ceux de ces campements qui durèrent un certain temps<sup>4</sup>.

Les hommes mangeaient un peu comme ils voulaient,

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 65.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 222.

3. Mais à propos de ces travaux de terrassement, on doit considérer l'influence de l'exemple étranger. « Il faut tenir évidemment compte de l'époque, de l'impression subie à la suite de la guerre de Crimée, qui fut l'apothéose de la fortification, et d'autre part de l'armement qui ne rendait pas aussi facile que maintenant la défense de front d'une position. Néanmoins il semble que les Espagnols aient un peu forcé la note à ce point de vue : nos troupes guerroyaient depuis trente ans en Afrique, à peu près contre les mêmes adversaires, et cependant toutes les fois qu'elles campaient, elles ne croyaient pas indispensable d'entourer leur camp de tranchées et de parapets. »

4. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 336-337.

par groupes de trois à cinq; ils établissaient des foyers n'importe où il leur plaisait, le plus souvent près des tentes, sans que nul prît souci du danger d'incendie qui pouvait résulter des étincelles que le vent violent transportait au loin ou des braseros brûlant dans les tentes.

Les mesures de propreté et de voirie étaient absolument nulles. Au bout d'un mois et demi de séjour (5 février-23 mars) à Tétouan, on n'avait encore installé ni foyers, ni réservoirs, bien rarement des abreuvoirs et jamais de latrines. Les immondices qui encombraient les abords du camp, les carcasses d'animaux morts et presque jamais enterrés, pourrissant à l'air, furent peut-être une des causes de la nouvelle extension du choléra, qui fit alors de nombreuses victimes.

On ne s'inquiéta pas davantage de préserver de la souillure les petits ruisseaux courant le long du camp; tantôt leurs eaux servaient à laver le linge, tantôt pour abreuver les hommes ou les animaux; il n'était pas rare de voir au beau milieu quelque charogne empestant l'air et l'eau des semaines durant. Si ces causes d'infection ne produisirent pas plus de mal encore, ce fut, sans doute, grâce au vent de la mer, constamment violent, et à la température fraîche de la saison<sup>1</sup>.

1. Et cependant, au début de la campagne, un ordre du jour du maréchal O'Donnell avait prévu certains détails relatifs au cantonnement des troupes et à d'autres précautions indispensables. Mais ces dispositions ne furent pas observées.

Cet ordre du jour indiquait les dangers de l'isolement, défendait de s'éloigner sous aucun prétexte. Tout travail en dehors du camp devait se faire par bataillons, compagnies ou pelotons en armes.

Les feux devaient être éteints à la nuit pour ne pas offrir de but à l'ennemi.

Jamais on ne placerait de sentinelles isolées; toujours il y en aurait deux à vingt pas de distance au plus l'une de l'autre, sur le même point.

La moindre patrouille serait de quatre hommes et un caporal.

Les tentes des hommes étaient celles du modèle français (les petites tentes-abris), formées de trois parties égales, dont

Et ensuite : « On respectera la vie et les propriétés des personnes qui recevront l'armée pacifiquement, surtout les vieillards, les femmes et les enfants. Il en sera de même, dans les combats, à l'égard des blessés et des prisonniers, lors même que l'ennemi se conduirait autrement. »

On aura soin de faire boire un chien ou un autre animal aux puits avant d'y puiser, afin de savoir si l'eau n'est pas empoisonnée.

De même pour les eaux dormantes ; cette précaution est inutile avec les eaux courantes.

On ne doit pas s'effrayer des cris de l'ennemi, ni y répondre. Le silence est la condition de l'ordre et de la discipline.

Les officiers ne doivent pas s'engager au delà des limites indiquées. L'ennemi cherchera à se faire poursuivre pour attirer la troupe dans des pièges. Les officiers qui enfreindront les ordres et se laisseront aller à leur excès d'ardeur seront sévèrement punis. (G. de Lavigne, page 45).

Mais, nous le répétons, ces sages prescriptions ne furent pas toujours observées, — tant il est vrai que l'instruction théorique, l'exemple pris à l'étranger, ne sauraient entièrement tenir lieu de l'expérience acquise par la pratique.

A propos des ordres du jour importants qui parurent au cours de cette campagne, citons encore celui de *Ros de Olano*, l'un des premiers.

Il date de son débarquement : « Pour que votre succès soit toujours assuré, dit-il aux troupes, observez tous la grande maxime de la discipline militaire ; opposez un silence absolu aux cris de ces barbares ; résistez-leur, en troupe compacte, avec toute la régularité de la tactique ; que personne n'oublie, dans l'ordre serré, de voir le guide et de sentir les coudes ; que nos chasseurs ne perdent jamais de vue leur réserve ; qu'ils chargent lentement leurs armes, qu'ils visent sûrement, qu'ils ne tirent qu'à propos, n'oubliant jamais qu'un grand feu n'est autre chose que beaucoup de bruit...

« Avec ces conditions, la baïonnette aura peu à faire ; cependant, si l'ennemi vient à vous présenter une masse profonde, chargez promptement.

« Vous aurez en ce genre de combat la supériorité sur votre ennemi, car vous possédez à la fois l'œil et l'agilité de l'Arabe, le bras et la jambe du Goth, l'intelligence et le cœur du Romain. » G. de Lavigne, p. 37-38.

chacune était portée par un homme, qui se réunissaient par des boutons et des boutonnières et que portaient deux montants légers. Les officiers avaient de grandes tentes<sup>1</sup>.

§ 3. — *Armement des belligérants*<sup>2</sup>.

L'armement de l'armée espagnole comprenait :

*Pour l'infanterie :*

5 régiments avec fusils rayés.

19 bataillons de chasseurs avec carabines rayées.

Le restant avec des fusils ordinaires.

Les munitions étaient :

5 millions de cartouches pour carabines rayées.

3 — — — fusils rayés.

12 — — — fusils ordinaires<sup>3</sup>.

On a vu que, non seulement les dispositions indiquées dans cet ordre ne furent pas toujours exécutées à la lettre, mais encore que les prévisions du général concernant l'emploi de la baïonnette furent complètement déçues.

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 337. — Les instructions portaient que les hommes devaient garder, pendant la nuit, leur arme entre les mains. Excellente mesure, dit Mordacq. En Algérie, au contraire, on avait l'habitude de serrer les faisceaux, puis de passer une chaîne autour, pour empêcher les vols d'armes par les Arabes qui se seraient glissés dans le camp ; mesure fâcheuse en cas d'alerte, l'assaillant pouvant être dans le camp avant que les hommes eussent eu le temps de prendre les armes. Plus récemment, au Tonkin, les hommes devaient aussi garder leur arme avec eux pendant la nuit. (Mordacq, p. 116).

2. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 236.

3. Les carabines rayées étaient, en partie au moins, celles du

*Artillerie : 78 pièces*<sup>1</sup>.

Pièces de 12 rayées . . . . .	12
— 8 — . . . . .	24
— courtes de 8 rayées . . . . .	30
— de 8 ordinaires <sup>2</sup> . . . . .	12

ystème *Minié*, inventées depuis une quinzaine d'années par le lieutenant des chasseurs à pied français de ce nom, et perfectionnement de la carabine Delvigne, datant de 1827. La carabine Minié était un peu plus courte que le fusil ; elle employait des balles coniques. Sa portée était de plus de 1 300 mètres. A 800 mètres, on comptait qu'un bon tireur pouvait mettre 25 pour 100 dans un panneau de deux mètres de hauteur. Les fusils rayés employaient aussi des balles coniques, inventées encore par *Minié* en 1849, mais d'un modèle un peu différent des balles de carabine. La portée de ces armes était à peu près la même que celle de la carabine rayée, mais la précision un peu moindre. Fusil et carabine rayés étaient pourvus d'une hausse et d'une baïonnette. Comme les fusils ordinaires, elles étaient à percussion et se chargeaient par la bouche ; la charge était enflammée par une capsule placée sur la cheminée.

1. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 237.

2. Schlagintweit, p. 132, donne 80 pièces. — Du même, p. 139 : La batterie de coulevrines avait été organisée seulement pour la durée de la guerre ; son matériel venait d'Angleterre. Les effets furent dus plutôt à la frayeur qu'elle causait à l'ennemi qu'au dommage qu'elle exerçait dans ses rangs. D'autre, part la légèreté des pièces permettait d'en faire un emploi plus large encore que des pièces de campagne. Le personnel de la batterie comprenait : 1 capitaine, 2 lieutenants, 3 sous-officiers, 4 brigadiers (dits *cabos*) de première classe et 4 de deuxième, 64 canoniers (ouvriers) (en tout 78 hommes), plus 5 ordonnances, palefreniers (3 pour les officiers, 2 pour les sous-officiers, le troisième de ceux-ci n'étant pas monté), 36 mulets pour les six pièces et 30 pour le transport des munitions et des bagages.

La batterie prit terre le 16 janvier avec le général Rios. Elle servit trois fois seulement : 31 janvier, 4 février, 23 mars.

*Train de siège*<sup>1</sup> :

Pièces de bronze	{	de 24 . . . . .	12
		de 16 . . . . .	6
		de 12 rayées . . . . .	4
Mortiers en bronze	{	coniques de 22 centimètres . . .	6
		cylindriques de 27 centimètres . .	12

Baudoz et Osiris citent, dans la liste du matériel et des munitions d'artillerie et de campagne emporté :

1 285 boîtes de mitraille chargées.

2 465 grenades chargées.

9 000 bombes vides.

2 000 quintaux de poudre en barils.

Du côté des Marocains, les fusils étaient presque tous de ces anciens modèles fabriqués au Maroc même et surtout à Tétouan. Cependant, les journaux espagnols de l'époque prétendirent que les Anglais avaient fourni à l'ennemi des armes plus perfectionnées avec des munitions. Godard<sup>2</sup> dit que, à l'automne de 1859, *El-Hàdj El-Arbi El-Attâr*, riche négociant de Tétouan, directeur de l'artillerie de la ville, partit pour l'Angleterre avec 50 000 francs, muni d'une lettre du consul anglais Drummond Hay, pour acheter des armes et des provisions d'artillerie.

De Lavigne<sup>3</sup> rapporte le bruit qu'au combat de Castil-

1. Baudoz et Osiris, p. 238.

2. *Le Maroc, notes d'un voyageur*, p. 78.

3. G. de Lavigne. *op. cit.*, p. 74-75. — Du même, p. 56 : Les Marocains « reçoivent par les ports de la partie occidentale de l'empire, qui échappent aux rigueurs du blocus, de la poudre, des balles, des armes et même des revolvers. » Cette dernière assertion semble bien peu digne de créance, car tous les auteurs parlent de l'étonnement dans lequel un des émissaires de Moulay 'Abbàs fut plongé par la vue du revolver du général Prim à Tétouan. (Cf. notamment G. de Lavigne lui-même, p. 129).

lejos certaines troupes marocaines auraient été des réguliers armés d'armes de précision avec balles coniques.

Mais, en admettant le fait comme vrai, on doit le considérer comme exceptionnel. En effet, les Marocains avaient un armement médiocre ou inférieur et peu de munitions ; ou du moins ils ne pouvaient s'en procurer aussi facilement qu'ils l'eussent voulu. De Lavigne nous dit en effet que, pendant et après le combat, les Maures ramassaient les balles, afin de les renvoyer aux Espagnols, lorsqu'elles étaient du calibre de leurs armes ; « ils mettent en réserve, ajoute-t-il, les boulets pour le moment où ils auront de l'artillerie <sup>1</sup>. » Ils avaient essayé de faire de même avec les grenades ; mal leur en prit.

Les projectiles étant généralement un peu plus petits que l'âme des fusils, les Marocains les entouraient d'un peu de laine ou de bourre de palmier nain avant de les introduire dans le fusil <sup>2</sup>. Sans cela, les fusils marocains porteraient bien, disent Baudoz et Osiris. On peut admettre que leur portée pouvait aller jusqu'à 300 mètres. Certaines balles arrivaient plus loin peut-être ; mais mal équilibrées, perdant toute force dans le trajet, c'étaient des balles mortes <sup>3</sup>.

Quant à l'artillerie marocaine, elle se composait uniquement de vieilles pièces en bronze, provenant pour la majeure partie du pillage séculaire des bateaux européens par les pirates. Ces pièces étaient destinées à être employées seulement sur les remparts des villes ; exceptionnellement elles parurent aux retranchements des camps de

1. G. de Lavigne, p. 56.

2. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 212.

3. Il ne faudrait pas mépriser absolument ces vieilles armes arabes. La portée de 300 mètres, que nous donnons ici, doit être plutôt une limite inférieure. Il est certain qu'il n'est pas rare de voir leurs balles aller à 600 mètres : et même on parle de cas bien authentiques où on les a vues tomber à 1000 mètres, sans force, il est vrai.

Moulay Ahmed et de Moulay 'Abbâs, sous Tétouan. Au combat du 29 décembre, les Marocains auraient aussi amené un mauvais canon de fer <sup>1</sup>.

Les armes blanches venaient de Fès et de Mekinès <sup>2</sup>. G. de Lavigne parle de baïonnettes <sup>3</sup> (12 000 sur un seul bateau, pris sur la côte occidentale) fournies au Maroc par l'Angleterre. « On a trouvé, dit-il, dans l'un des combats livrés sur la route de Tétouan, une longue espingarde de deux mètres, armée de cet appendice de fabrication étrangère » ; nous ne savons au juste quelle foi il faut ajouter à ce renseignement.

#### § 4. — *Matériel, transports, ravitaillement* <sup>4</sup>.

Des bateaux <sup>5</sup> suivant la côte assuraient à peu près entièrement, d'une façon au moins théorique, dit Mordacq, le ravitaillement de l'armée espagnole dans la première partie de la campagne <sup>6</sup>.

1. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 75. — Quant aux munitions, c'était en général le gouvernement chérifien qui les fournissait, sous forme de soufre, salpêtre, poudre et projectiles, mais chacun s'arrangeait comme il pouvait pour se procurer des armes.

2. Mordacq, p. 18.

3. *Op. cit.*, p. 70.

4. Cf. Mordacq, p. 54-55.

5. Les unités de l'escadre expéditionnaire furent souvent remplacées par d'autres, mais sans que les documents officiels donnent de détails à ce sujet (Schlagintweit, note 6, tableau 1). Quant au rôle effacé de la marine, il se comprend bien, puisque, dans toute la première partie de la campagne, la flotte était employée à assurer le passage en Afrique de l'armée et du matériel ; de plus, si elle bloquait les ports, elle tenait cependant à ne pas trop gêner le commerce anglais, pour éviter des difficultés avec la Grande-Bretagne. Cf. Mordacq, p. 116.

6. « L'accusation portée contre la marine par le maréchal O'Donnell, qui reprochait à celle-ci les lenteurs qui entravaient les opérations,

Les voitures étaient exclues par suite du manque de routes et les bagages étaient portés à dos de mulets<sup>1</sup>. Les conducteurs étaient civils, mais organisés militairement, répartis en brigades; à la tête de chaque brigade, composée de 40 bêtes de somme et de 8 muletiers, se trouvait un chef ayant rang de sous-officier.

Deux mulets étaient destinés par compagnie à porter les bagages des officiers; mais au quartier général, il y avait un vrai luxe de bêtes transportant un bagage superflu.

Dans la marche sur Ouedr'as, nous avons vu les chameaux adjoints au convoi, à cause de l'importance prise par celui-ci du fait que l'armée devait cette fois se passer de la flotte.

Le génie était abondamment pourvu des outils nécessaires; il était placé sous les ordres du commandant général du génie, auquel était adjoint un capitaine de l'arme<sup>2</sup>.

L'équipage de ponts se composait de deux divisions, la première avec des pontons en fer, la deuxième avec des pontons en bois conduits sur des chariots<sup>3</sup>.

Nous ne devons pas oublier, à propos du matériel, de rappeler le câble sous-marin, commandé, au début de la

paraît avoir été renvoyée par la marine au maréchal, à qui M. Herrera, commandant général de la flotte, aurait dit, dans une assez vive altercation: « Vous n'auriez pas dû ignorer ce qui manque et ce dont il est besoin. » G. de Lavigne, p. 48.

1. Les mulets servaient aussi pour l'artillerie concurremment avec les chevaux. Bien que leur esprit capricieux ait plus d'une fois nui à la bonne exécution des manœuvres de cette arme, dit Schlagintweit, cependant ils rendirent d'immenses services par la facilité avec laquelle ils pouvaient évoluer en pays accidenté, ainsi que par leur endurance à certains points de vue.

Ils supportèrent bien encore les fatigues de la campagne et les intempéries, dit Von Gœben (II, p. 303-304), qui remarqua la beauté, le bon état de ceux que l'on avait affectés au service de l'artillerie.

2. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 237.

3. *Ibid.*

guerre, pour relier Algésiras à Ceuta et qui, jeté après mille retards, à peine posé par une compagnie anglaise, vers février, s'était déjà rompu plusieurs fois. En mars, Lavigne écrit : « On fait de vains efforts pour le renouer, mais on ne désespère pas d'y parvenir avant la fin de la campagne<sup>1</sup>. »

Le matériel de campement comportait, au début, 50 000 tentes et 60 000 couvertures. Le ravitaillement, bien entendu, se fit surtout au moyen des envois de la mère-patrie ; bien peu de choses purent être achetées sur place, à Tétouan, pendant les premiers temps du séjour qu'y fit l'armée<sup>2</sup>. Or, le grand nombre de chevaux et mulets que comportait celle-ci rendait onéreux et difficile le transport des vivres qui leur étaient destinées<sup>3</sup>. Mais cette question du ravitaillement est laissée dans l'ombre par tous les auteurs, malgré le réel intérêt qu'il y aurait à savoir comment les Espagnols l'avaient comprise, puisqu'elle est d'importance capitale. Nous savons seulement que l'initiative privée y joua un grand rôle<sup>4</sup> ; nous avons parlé du marché de la plage du Martine, qui fut transporté à Tétouan

1. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 131.

2. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 237.

3. La garnison de Tétouan dut, pendant la guerre, dit Schlagintweit (*op. cit.*, p. 71), et même après, faire venir d'Espagne à peu près tout ce dont elle avait besoin. Elle reçut même, paraît-il, d'Algésiras jusqu'à de l'eau. On sait que telle est encore la situation dans certains présides comme Alhucemas, le Peñon, où des bateaux-citernes apportent de l'eau de Malaga.

4. Voir Von Gæben qui, dans ses lettres, de même que les autres témoins de la campagne, parle des provisions que l'on trouve à se procurer ; mais il s'agit toujours de celles que les marchands mettent en vente : café, thé, chocolat, légumes comprimés, bières de Hollande, cognac, vins mousseux du Rhin, vins d'Espagne, etc.

Von Gæben mentionne aussi certaines distributions de pain de bonne qualité, ce qui laisse à supposer qu'on était loin d'en avoir toujours. (Voir Gæben, II, p. 305).

avec les troupes ; nous allons voir dans les lignes suivantes que, pour le faciliter, le maréchal fit de Ceuta un port franc <sup>1</sup>.

### § 5. — *Conditions climatériques.*

L'époque choisie pour l'exécution de la campagne n'était certes pas des meilleures ; mais diverses raisons obligeaient à ne pas la retarder cependant et à ne pas tenir compte des difficultés qui pouvaient surgir du fait de l'état du temps.

En premier lieu, il était possible que, grâce à l'intervention de l'Angleterre, les choses pussent s'arranger sans combat, et nous avons vu, au début, que si l'Espagne avait eu des motifs de guerre, des raisons valables aussi à cause de la situation de ses présides, elle en avait en même temps le désir ; sa situation intérieure, comme nous l'avons exposé, l'imposait.

En second lieu, c'est l'enthousiasme qui jaillit de toutes parts en Espagne au seul mot de guerre contre les Maures. La surexcitation dont firent preuve alors toutes les sphères de la nation, et que Budgett Meakin qualifie de « sauvage », ignorait, comme il le dit encore, « toutes les difficultés et réprouvait toute prudence <sup>2</sup> ».

Ajoutons, enfin, qu'on se faisait une idée très fautive du climat de la côte Nord-Africaine en hiver.

Nous avons eu l'occasion de signaler plusieurs fois, en passant, les entraves que le mauvais temps apportait à

1. On peut se demander si ce ravitaillement avait été bien compris, étant donné que l'armée espagnole était appelée, sans préparation, à faire une campagne d'un genre tout nouveau pour elle ; mais on ne peut trouver la réponse. Peut-être cependant y eut-il quelques malentendus. Ainsi G. de Lavigne, p. 49, dit qu'on a envoyé une quantité de café suffisante pour deux ans, d'après l'effectif actuel.

2. *The Moorish empire*, p. 176.

chaque instant aux opérations. Il peut être utile de résumer en quelques mots ces détails pour bien mettre en évidence ce facteur si important du succès d'une campagne<sup>1</sup>.

Dès les premiers jours du débarquement, le temps s'était déclaré contre l'armée espagnole ; des tempêtes d'une extrême violence se déchaînaient à chaque instant, obligeant la flotte à s'éloigner de la rade insuffisante de Ceuta pour aller mouiller à Algésiras. Or, puisque l'armée devait tout faire venir d'Espagne, même les moindres choses nécessaires à sa subsistance, elle souffrait les plus dures épreuves pendant ces périodes, lorsque la flotte devait demeurer au loin, pendant quelquefois cinq ou huit jours. C'est pour y remédier dans une certaine mesure que le maréchal déclara Ceuta port franc, exception faite pour le sel et le tabac, qui étaient, en Espagne, monopoles de l'État. Mais l'armée de terre souffrait encore d'autres façons. Un vent furieux empêchait souvent de dresser les tentes ou bien les emportait ; une pluie continuelle — car il n'y eut que cinq jours sans pluie sur les quarante que l'armée passa au Serrallo — détrempeait à tel point le sol qu'il était impossible de trouver un endroit sec pour camper ; on passait les jours et les nuits dans la boue, avec des vêtements détrempés, comme l'était encore la literie, comme l'étaient les tentes. Constamment, même les jours où il ne plut pas, la température se maintint froide, ce dont se plaignaient surtout les Espagnols du Sud, ceux des bords plus chauds de l'Andalousie.

Plus tard, nous avons vu encore combien le temps se montra défavorable, sauf au début de la marche le long de la côte, le péril en lequel il mit l'armée à l'Oued Smir et les ravages qu'il exerça sur la flotte. Mauvais temps encore presque constamment au Martine ; mauvais temps du Martine à Tétouan ; le sol était détrempe par les pluies, trans-

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 277.

formé en boue, couvert de flaques d'eau, coupé de lagunes et de marécages. Autant d'obstacles aussi difficiles à vaincre, certes, que la résistance des Marocains. Pendant que l'armée séjournait à Tétouan, il y eut des alternatives de beau et de mauvais temps ; mais des coups de vent gênaient encore les manœuvres de la marine. Le 25 février, Yriarte <sup>1</sup> écrit que la baie n'est plus tenable ; puis une horrible tempête se déchaîne. Le mauvais temps gêne encore la flotte quand elle va bombarder Rabat <sup>2</sup>. Et lors de la marche sur Tanger, les chaleurs commencent pendant le jour, au point d'incommoder sérieusement des hommes lourdement chargés ; mais, la nuit, le froid humide, pénétrant, le brouillard, une pluie fine, engourdissent et glacent leurs membres, comme trop souvent aussi cela s'était produit pendant qu'ils étaient campés sous les murs de Tétouan <sup>3</sup>.

Bref, bien que la côte septentrionale du Maroc soit d'une extraordinaire humidité pendant l'hiver, bien qu'elle soit alors balayée presque constamment par des vents furieux, délavée par des pluies prolongées et d'une abondance quelquefois surprenante, cependant il semble que l'hiver de 1859-1860 ait été particulièrement détestable. C'était une sérieuse chance contre le succès de l'armée espagnole. Celle-ci en vint à bout, cependant ; mais elle en souffrit beaucoup, comme nous allons le voir, car les maladies firent six ou sept fois plus de victimes que les balles marocaines.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 247.

2. *Ibid.*, p. 261.

3. Les auteurs parlent à chaque instant du mauvais temps et des entraves qu'il apporte aux opérations, surtout à celles de la flotte. G. de Lavigne, p. 75, écrit en janvier que le temps empêche la flotte d'agir, de faire autre chose que de bombarder les forts du Martine.

Von Gœben nous donne aussi des détails à ce sujet. Le 16 février, il écrit : « Depuis hier on retourne en hiver. Il neige, il gèle. » (*Op. cit.*, p. 302).

Le 19, il écrit encore que le temps est devenu défavorable, à la suite de chutes de neige (p. 319), etc.

§ 6. — *Situation sanitaire*<sup>1</sup>.

Des conditions climatériques aussi épouvantables que celles dont les troupes étaient victimes ne pouvaient manquer d'entraîner les plus désastreuses conséquences. Le choléra se déclara dès les premiers jours ; d'après les rapports anglais, des cas se seraient déjà produits en octobre, à Algésiras, il est vrai. Mais la maladie ne prit de gravité et ne se montra avec son caractère d'épidémie que dans les premiers jours de l'établissement au Serrallo. Sa rapide extension fut favorisée, dit Schlagintweit, par le manque total de mesures sanitaires dans le camp ; et cependant, ajoute cet auteur, cette terrible maladie se serait peut-être montrée, même avec les mesures les plus judicieuses prises pour la santé de l'armée, même dès le début. Car elle semble le triste apanage des armées qui stationnent longtemps, resserrées sur un espace de peu d'étendue : les campagnes de Crimée, celles d'Algérie en ont donné des preuves surabondantes. Les cadavres non enterrés, toutes les immondices des camps ont aussi leur part dans le développement du mal.

Le choléra fit, pendant les quarante jours de campement au Serrallo, plus de mal que les balles pendant toute la campagne. A la fin de décembre, il y avait 2 000 morts causées

1. Cf. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 278-279. — Le corps de santé militaire avait été organisé en Espagne bien avant la guerre. Il comprenait des médecins et pharmaciens dits *de entrada* (de début, du grade inférieur) (solde 6 600 réaux = 1 736 francs), aides-majors ou adjudants en second (solde 8 000 réaux = 2 000 pesetas), adjudants en premier (solde 12 000 réaux), médecins et pharmaciens en premier (solde 16 800 réaux), médecins et pharmaciens majors (solde 19 300 réaux), inspecteurs (solde 36 000 réaux), directeur général du service de santé (solde 60 000 réaux). Cf. G. de Lavigne, p. 35.

par le choléra et les blessures, mais surtout par le choléra. Cette terrible maladie diminua d'intensité après le passage de l'armée à l'Oued Smir ; mais elle ne disparut pas complètement, car Yriarte nous en parle encore au voisinage du Martine.

A Tétouan, elle reprit avec une vigueur nouvelle ; la vie sédentaire était décidément favorable à son essor. Ce que nous avons dit du peu d'ordre et de propreté du camp n'était évidemment pas non plus sans influence. Le 10 février, quatre jours après l'entrée des troupes, le choléra sévissait avec fureur ; en quinze jours, il fit 800 décès<sup>1</sup>.

La maladie apparaissait souvent sous forme d'accès foudroyants. « Au moment où nous sortions de la tente, dit Yriarte, la sentinelle qui était de planton à la porte tomba à nos pieds en se roulant avec des cris affreux. Un aide de camp courut à la tente des médecins, pendant que le maréchal lui-même appelait de tous côtés en demandant de la manzanilla<sup>2</sup>. Quand le docteur et le pharmacien revinrent, il n'était plus temps, le malheureux avait expiré<sup>3</sup>. »

Les fièvres auraient aussi éprouvé l'armée<sup>4</sup>. On était loin de s'attendre, sans doute, à une si mauvaise situation sanitaire, car on pensait que le climat du Nord du Maroc différait peu de celui de l'Espagne<sup>5</sup>. On avait pris cependant les précautions nécessaires, à l'avance, pour installer le service des hôpitaux de campagne, mais sur une échelle insuffisante, puisqu'à Ceuta on fut obligé de recourir à des habitations particulières. Yriarte<sup>6</sup> parle d'un hôpital ins-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 84.

2. Un vin blanc fameux d'Espagne.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 87.

4. G. de Lavigne, p. 113.

5. Six semaines après le débarquement, il y avait déjà 17 hôpitaux ou ambulances en service à Ceuta.

6. Yriarte, *op. cit.*, p. 20.

tallé dans quelque chose comme un ancien couvent, une ancienne maison de missionnaires et dont le patio lui-même — la cour centrale — était bondé de malades.

A Tétouan, ce fut l'une des premières choses dont on s'occupa. Cette fois, on était prévenu. « Un nombreux matériel hospitalier avait été envoyé de Barcelone et de Malaga, dans la prévision de la reddition de la place<sup>1</sup>. »

Pour Mordacq, les terrassements continuels, nécessités par les retranchements dans les camps, furent pour beaucoup aussi dans les nombreuses épidémies dont souffrit l'armée<sup>2</sup>.

Les chiffres relatifs aux cas de maladies qui se produisirent dans l'armée, de quelque nature que fussent ces maladies, sont particulièrement éloquents. Schlagintweit les a reproduits d'après le *Siglo médico* de Madrid<sup>3</sup>.

Les voici :

*Malades reçus dans les hôpitaux en Afrique ou en Espagne pendant la campagne et provenant de l'armée expéditionnaire :*

officiers. . . . .	205
soldats . . . . .	32 269
Total . . . . .	<u>32 474</u>

Soit 6 fois plus que de blessés.

*Guéris à la suite de maladie :*

Officiers et soldats, 25 268.

1. G de Lavigne, *op. cit.*, p. 113.

2. Mordacq, *op. cit.*, p. 114. — Ailleurs, du même (p. 96) : « Les Espagnols apprirent à leurs dépens que le vieux dicton colonial : « Tout coup de pioche creuse un tombeau » a été et sera toujours vrai. »

3. Schlagintweit, p. 361-364.

*Morts à la suite de maladie :*

officiers. . . . .	32
soldats . . . . .	2 714
	<hr/>
	2 746

*En traitement au 24 mars :*

officiers. . . . .	25
soldats . . . . .	4 435
	<hr/>
	4 460

Schlagintweit regrette, et nous avec lui, que sous la rubrique *guéris*, on englobe officiers et soldats sans distinguer les uns des autres, comme on l'a fait pour les *guéris à la suite de blessures* (voir ci-après); de sorte qu'il est impossible de vérifier les conclusions qui semblent ressortir des chiffres de cette dernière rubrique, relativement à la force de résistance des uns et des autres.

On doit remarquer ce chiffre de près de 33 000 cas de maladie qui se produisirent en 4 mois sur une armée ayant compté au maximum 55 000 hommes; fait qui montre, selon Schlagintweit, combien le climat était pénible en cette saison, contrairement aux prévisions, quels furent ses effets, et aussi combien peu de soins l'on prit de se conformer, dans la mesure du possible, aux règles de l'hygiène. Disons aussi combien peu l'armée espagnole était préparée à sa tâche et combien insuffisant était son entraînement en vue d'une campagne de ce genre<sup>1</sup>.

Du côté des Marocains, il va sans dire que l'on n'a aucune donnée sur ce que fut l'état sanitaire des combattants<sup>2</sup>.

1. On doit se rappeler que les jeunes soldats étaient en grand nombre; et l'on sait le peu de résistance qu'offrent les jeunes organismes dans les campagnes coloniales.

2. Le service de santé, chez les Marocains, était constitué par quelques barbiers et rebouteurs qui suivaient l'armée à leurs risques et périls. (Mordacq, p. 22).

Celui-ci n'aurait d'ailleurs d'intérêt qu'en ce qui concerne les troupes régulières, le fort contingent de montagnards qui accouraient chaque fois au combat, sortis des villages, des montagnes voisines du lieu où il se livrait, ne se trouvant pas dans des conditions suffisamment différentes de celles où sa vie s'écoulait d'ordinaire. Mais pour les troupes venues de l'intérieur ou de la côte Ouest, il est probable qu'elles eurent beaucoup moins à souffrir que l'armée espagnole. Elles étaient à peu près faites au climat, peu différent de celui de leur lieu d'origine ; elles ne campaient jamais longtemps au même endroit et ne formaient jamais d'énormes agglomérations sur des espaces très resserrés. Autrement, comme leur incurie était bien pire encore que celle des Espagnols au point de vue des mesures d'hygiène, il est certain qu'elles eussent été forcément aussi la proie des plus graves épidémies.

§ 7. — *Tués et blessés. Pertes générales en hommes*<sup>1</sup>.

Les pertes en hommes furent données, en Espagne, durant la guerre, par les bulletins officiels publiés dans *El Mundo militar* et la *Gaceta de Madrid*, ainsi que dans *El Siglo médico*, feuille médicale de Madrid. Ces chiffres concordent pour l'ordinaire avec ceux qui furent donnés dans l'*Atlas de la guerra de África* d'une façon globale, sous la rubrique « *mis hors de combat* ». Schlagintweit les a reproduits à son tour, en se rapportant aux données de l'Atlas lorsqu'il y avait divergence.

Du 19 novembre 1859 au 24 mars 1860 il y eut :

Blessés . . . . .	4 994
Morts à la suite de leurs blessures. . . . .	366
Tués dans le combat. . . . .	786
	<hr/>
	6 146

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 360.



La proportion des officiers aux hommes tués ou morts de leurs blessures, 1 : 10,4.

Pour ceux qui restaient en traitement, pour la plupart provenant de la bataille d'Ouedr'as, on trouve 1 : 12,7.

La proportion des blessés aux tués est (avec les chiffres du *Siglo*) 0,13 ou 1 : 7,69.

Celle des guéris aux blessés est :

Officiers . . . . .	59,3 %
Hommes . . . . .	68,7 %

Ce dernier chiffre prouve, ou que les blessures des officiers étaient plus graves que celles des hommes, ou que ceux-ci, par suite de leur première éducation, de leur vie antérieure plus rude, présentaient plus de résistance aux suites de blessures.

La forte proportion des officiers tués par rapport aux hommes, le fait que beaucoup d'entre eux furent blessés à la tête, au cou, ou tout au moins dans la partie supérieure du corps, s'explique en partie par ce fait que, parmi eux, la proportion des cavaliers aux piétons était assez grande ; mais on a pensé aussi qu'ils avaient dû servir particulièrement de point de mire aux bons tireurs de l'ennemi<sup>1</sup>.

Le nombre de Marocains mis hors de combat dut être un peu plus fort que celui des Espagnols, et la proportion des morts aux blessés dut être plus grande aussi chez eux, à cause des effets du tir des Espagnols, dont les armes étaient meilleures. Cependant, on doit se rappeler que les Marocains combattaient généralement dispersés, et aussi très bien abrités, enfin, qu'ils choisissaient leur terrain presque toujours et se trouvaient par là bien moins expo-

1. Hardman, Relation de la marche de l'armée espagnole, cité par Budgett Meakin, *The Moorish Empire*, p. 176.

sés. De ce fait, le nombre des tués et des blessés fut sans doute sensiblement moindre qu'il ne l'eût été autrement, et c'est à ces précautions que les troupes et contingents chérifiens, exposés à l'artillerie, à une mousqueterie meilleure que la leur, durent de ne pas offrir matière à de véritables hécatombes.

Si, maintenant, au nombre des tués et des blessés nous ajoutons celui des hommes tombés malades ou morts de maladie, nous arriverons aux totaux suivants qui ne laissent pas que de surprendre un peu par leur élévation<sup>1</sup>.

*Reçus dans les hôpitaux :*

Blessés . . . . .	5 990
Malades . . . . .	32 474
Total . . . . .	<u>38 464</u>

*Guéris :*

Blessés . . . . .	4 082
Malades . . . . .	25 268
Total . . . . .	<u>29 350</u>

*Morts :*

Par suite de blessures . . . . .	318
Par suite de maladie . . . . .	2 746
	<u>3 064</u>

*En traitement au 24 mars 1860 :*

Pour blessures . . . . .	1 590
Pour maladie . . . . .	4 460
	<u>6 050</u>

1. Cf. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 361-364.

Les chiffres de l'*Atlas* sont un peu différents :

Blessés. . . . .	4 994	(au lieu de 5 990)
Morts de maladie. . . . .	4 040	(au lieu de 2 746)
	<hr/>	
	9 034	(au lieu de 8 736)

Mais la différence n'est pas grande. De toute façon, ce chiffre de 38 464 blessés et malades, sur une armée de 50 000 à 55 000 hommes, au plus, est singulièrement éloquent.

#### § 8. — *Moral des belligérants* <sup>1</sup>.

Malgré les épreuves continuelles qui les assaillirent, mauvais temps, épidémies, famine, le moral des troupes espagnoles fut cependant excellent d'un bout à l'autre de la campagne. A peine peut-on mentionner quelques marques d'impatience et d'ennui, lorsque la vie sédentaire dans les camps se prolongeait un peu trop, comme au Serrallo, comme à Tétouan. Elles firent preuve constamment d'une ténacité, d'une endurance et d'une patience à toute épreuve. Et pourtant quels pénibles moments que ceux du début de la campagne, et ceux de l'Oued Smir, et plus tard à Tétouan, alors que nul ne savait si la campagne allait finir ou continuer et que l'attente énervante d'une solution se prolongeait outre mesure ! Cependant, alors, l'armée avait fait ses preuves, elle avait acquis confiance en elle-même et dans ses chefs.

Mais au Serrallo ! Dans cette première période des opérations, dit Schlagintweit, les résultats obtenus étaient peu brillants ; les Espagnols n'avaient pas gagné un pouce de terrain, réussissant seulement à défendre péniblement celui qu'ils avaient occupé au début pour établir leur camp. Le

1. *Op. cit.*, p. 277.

temps aussi était contre eux et leur infligeait de graves épreuves. Puis c'était le choléra qui les décimait. Les jours du Serrallo furent parmi les plus pénibles de toute la campagne ; ils se suivaient uniformes, mais uniformément pénibles, sans que les épreuves, les fatigues, les dangers, les efforts amoncelés parussent amener le moindre résultat.

« Pendant quarante jours le libellé du bulletin de la guerre et du camp se résumait presque en ceci : « Il pleut, le choléra est en recrudescence, les Marocains sont aux avant-postes<sup>1</sup>. »

On commençait à trouver bien languissant le train des opérations ; la plupart avaient soif d'action. Le mécontentement et le découragement germèrent peut-être dans quelques têtes, et le niveau général du moral de l'armée s'en ressentait forcément un peu, mais à peine.

En Espagne, on s'émouvait davantage ; on commençait à trouver que les résultats obtenus jusqu'à ce jour — si grossis fussent-ils dans les rapports officiels — étaient bien peu en rapport avec le nombre des victimes et avec les gros sacrifices d'argent qu'on s'était imposés ; néanmoins, la dépression ne s'accrut pas sérieusement et jamais la patience ne fut à bout, ni d'un côté, ni de l'autre du détroit.

Très obéissant d'ailleurs, plutôt que vraiment discipliné, foncièrement respectueux de ses chefs et de la hiérarchie, entièrement dévoué au gouvernement de la reine, le soldat espagnol se montra constamment d'un courage à toute épreuve. Il en eut besoin, il est vrai, contre un ennemi qui n'en manquait pas non plus. Nous avons eu l'occasion

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 279-280. — Et cependant l'armée combat « admirable, joyeuse et satisfaite », écrivait O'Donnell sous les murs de Ceuta. Cf. G. de Lavigne, p. 62.

d'en rapporter maintes preuves, d'en citer maints exemples au cours du récit de la campagne ; donnons encore le suivant qui les résume tous dans sa simplicité. Yriarte rencontre, après le combat d'Ouedr'as, un homme des Volontaires Catalans qui portait sur son dos la selle de son colonel blessé : « Votre bataillon a-t-il beaucoup souffert, lui dit-il ? — Il en reste encore pour une fois, fut la réponse. Le jour de la prise du camp on nous a tué un tiers de l'effectif ; aujourd'hui un second tiers, et avant Tanger nous aurons encore une affaire, et ce sera pour le reste<sup>1</sup>. »

Et Schlagintweit<sup>2</sup> parle également avec éloge du courage du soldat espagnol, de celui des officiers qui, sans se ménager, donnaient aux troupes le meilleur exemple et faisaient sur elles la meilleure impression.

Nous venons de dire ci-dessus plutôt obéissant que discipliné ; c'est qu'en effet, dans l'armée espagnole d'alors, la discipline différait beaucoup de ce que l'on entend aujourd'hui sous ce nom dans d'autres armées. Les témoins oculaires nous retracent des tableaux qui ne laissent pas que de nous surprendre un peu. C'est, par exemple, un artilleur qui se précipite, armé d'un seul poignard, sur des Marocains en train de couper la tête à un chasseur ; il tue l'un d'eux, met les autres en fuite. Dès qu'il revient, les officiers l'entourent, le félicitent et font une collecte en sa faveur. « Nous n'examinons pas, dit celui qui rapporte le fait, si cette petite expédition s'accorde avec les doctrines d'une sévère discipline ; mais la distribution d'argent nous semble peu en harmonie avec ce qui nous est dit chaque jour de l'orgueilleuse fierté de l'homme du peuple espagnol<sup>3</sup>. »

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 303.

2. *Op. cit.*, p. 225.

3. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 100.

D'autres fois, ce sont des scènes comme on en vit au temps des Croisades. Germond de Lavigne <sup>1</sup> en retrace une qui rappelle, dit-il, le « célèbre siège de Grenade, pendant lequel des défis chevaleresques s'échangeaient chaque jour, en avant des lignes, entre arabes et chrétiens. La division d'infanterie du général don Henri O'Donnell... gravissait lentement les hauteurs..., formant des carrés échelonnés et repoussant devant elle... un groupe d'environ mille chevaux. A une halte, on voit se détacher de ce groupe un brillant cavalier, portant un burnous écarlate garni d'ornements en soie. On l'avait remarqué sur plusieurs points pendant la bataille, dirigeant les masses ennemies et payant courageusement de sa personne. Il s'avance gravement suivi de cinq ou six cavaliers. Le général envoie à sa rencontre son aide de camp, don Luis Maturana, avec un peloton d'ordonnance et des gardes civils. On s'aborde, on se charge, un garde civil tombe, les ennemis l'entourent pour l'enlever. Leur nombre augmente ; M. Maturana se lance résolument au milieu d'eux, le revolver au poing, blesse deux cavaliers et tue le chef. Le groupe de cavaliers maures se masse pour charger ; la division O'Donnell déploie deux compagnies de tirailleurs qui les dispersent, et ramènent en triomphe l'aide de camp et le corps du chef ennemi, qui était, dit-on, l'un des plus hauts personnages de l'empire. Ses dépouilles furent remises au général O'Donnell, et son cheval au général Prim... »

Mais ces fantaisies avaient quelquefois des conséquences fâcheuses.

Le 25 novembre, *Borbón*, « entraîné par son colonel dans une espèce de défi d'amour-propre jeté à l'infanterie par les bataillons de chasseurs » <sup>2</sup>, s'engage imprudemment en dépassant les positions assignées. Il subit de ce chef de

1. *Op. cit.*, p. 100-101.

2. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 40.

fortes pertes; son colonel, Caballero de Roda, fut blessé; *Borbón* ne put être dégagé que par l'arrivée à son secours d'Echagüe; celui-ci eut un cheval tué sous lui et la première phalange de l'index de la main droite broyée par une balle; il fallut faire l'amputation.

On eut encore à signaler, à Castillejos, l'excès d'audace de quelques troupes isolées et de quelques officiers. « Un tout jeune sous-lieutenant du régiment de Simancas se trouve chargé du commandement de sa compagnie, par suite de la mort ou de la mise hors de combat des autres officiers; l'ordre de retraite lui arrive, il met son sabre au fourreau, s'arme de son revolver et lance ses soldats en avant : « Allons, enfants ! vive la reine ! à la baïonnette ! » Le général Zabala accourt. — « Que signifie ce mouvement, crie-t-il; qui charge ainsi sans ordre ? » A la vue de cet enfant tout exalté, son irritation s'apaise. — « Allez, lui dit-il, mais laissez ce pistolet; c'est avec un sabre qu'on conduit ses hommes au combat<sup>1</sup>. »

« De même a fait le commandant d'une canonnière. Impatient de prendre au combat une part plus active, il débarque avec une dizaine de marins, court vers une maison occupée par l'ennemi, à quelque distance de la plage, l'en déloge, y plante le pavillon national et retourne à son bord. « Le commandant de l'escadre légère, a dit à ce sujet le capitaine Miguel Lobo, dans un ordre du jour, donne à cet acte de bravoure les éloges qu'il mérite; mais il désire qu'il ne se renouvelle plus. »

Philosophe et passablement sans souci, mais sérieux et grave, en même temps, tel fut toujours le soldat espagnol dans cette guerre; sobre, sans le débrillé de certaines troupes européennes, sans leur nervosité ni leur turbulence. Il ne faisait guère plus de bruit quand il lui survenait quel-

1. G. de Lavigne, p. 79-80.

que événement heureux que lors des pires malheurs<sup>1</sup>. La joie fut universelle dans l'armée espagnole à la nouvelle de la paix. Mais, dit Schlagintweit, et c'est là un trait du caractère espagnol, comme aussi, peut-on dire, du caractère arabe, l'allégresse ne se manifesta ni par du vacarme ni par des cris inutiles, non plus que par des beuveries pour lesquelles le vin ne manquait pas cependant; on entendit seulement retentir les acclamations de : « Vive la Reine! Vive O' Donnell<sup>2</sup> ! »

N'oubliant pas non plus, cependant, ses distractions favorites, le chant et la guitare, qu'il porte avec lui partout, indépendant dans ses allures, lorsqu'il s'agit de choses personnelles, ce soldat est par suite pittoresque en ses accoutrements, un peu en dehors de l'ordonnance, maintes fois. Yriarte<sup>3</sup> nous en a laissé le tableau très précis :

« De toutes les opérations militaires, celle où le soldat se présente sous son côté le plus pittoresque est certainement la marche.

« Là, aucune espèce de considération, aucun respect humain ne le retient, et, avant toute chose, aucune loi de discipline à laquelle il faille se conformer; sa coiffure l'embarrasse, il la suspend à son ceinturon; sa tunique le gêne, il la roule en bandoulière autour de son corps; le soleil l'incommode, son mouchoir se transforme en parasol, et ce sont mille inventions, mille arrangements bizarres, imprévus; celui-là chante, celui-là rit, l'autre cueille des fleurs exactement comme s'il pouvait les offrir ce soir à sa particulière, et le soldat espagnol l'emporte peut-être en pittoresque sur le nôtre. J'en ai vu qui, avec un sérieux imperturbable, emportaient des cages contenant des perdrix, portaient avec eux leurs guitares ou quelque objet volumineux construit patiem-

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 359.

2. *Ibid.*

3. *Op. cit.*, p. 90.

ment dans un campement où on avait séjourné longtemps. Je me rappelle un chasseur, qui, avec de l'eau et de la vase jusqu'à mi-jambe et une pluie africaine sur les épaules, persistait à joindre à l'horrible cargaison que lui faisaient quatre jours de vivres et quarante cartouches, l'embaras d'une longue canne de roseau, au sommet de laquelle il avait construit un moulinet indiquant les points cardinaux <sup>1</sup>. »

Hugh E. M. Stutfield <sup>2</sup> s'est fait l'interprète de la mauvaise humeur anglaise contre le succès des Espagnols. Ceux-ci, dit-il, qui « crurent les beaux jours du Cid revenus », furent « ravis de l'humiliation qu'ils avaient infligée à leur ancien ennemi ; ils le plumèrent et l'humilièrent à l'occasion de cette victoire, de façon très digne des hidalgos. » Ni Schlagentweit qui semble très impartial, ni Von Gœben, ni les correspondants français de journaux, dont la prévention en faveur de l'Espagne n'eût pas suffi certainement à excuser des crimes contre le droit des gens, ne parlent de rien d'analogue. Yriarte mentionne, au contraire, le « bon cœur du soldat » qui, après l'entrée dans la ville, partage ses vivres avec les Juifs mourant de faim, et il dit n'avoir pas entendu « un mot d'insulte contre les Maures <sup>3</sup>. » Ailleurs, il parle de son honnêteté ; il cite le cas d'un marchand de tabac qui arrive au camp de l'Oued Smir après la famine, et dont les provisions sont littéralement enlevées d'assaut par une foule de soldats ; mais ceux-ci, tout en lui prenant de force ses mar-

1. Il est intéressant de rapporter l'opinion de deux auteurs anglais, échos des critiques militaires dans leur pays et autres.

« Au dire des critiques étrangers impartiaux, les troupes espagnoles se comportèrent très bien pendant cette campagne : bien conduites, elles ne semblèrent manquer d'aucune des qualités de combat, et tous les gens qui ont pu les observer témoignent de leur endurance aux fatigues, de leur sobriété et de leur bonne conduite en général. » Hooker and Ball, *Journal of a tour*, p. 53.

2. *El Maghreb. 1200 miles' ride through Marocco*, p. 23.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 175.

chandises, lui jettent tous aux pieds l'argent pour le payer. Le maréchal ne goûtait sans doute pas ces procédés, cependant, puisque avec son état-major il se mit à charger ces acheteurs un peu trop brusques, pour les disperser<sup>1</sup>.

Au point de vue militaire, les qualités maîtresses du soldat espagnol étaient, suivant Schlagintweit<sup>2</sup>, la ténacité, l'endurance; ajoutons-y la sobriété. De la lenteur de la marche de l'armée de Ceuta au Martine, il ne faudrait pas conclure qu'il n'est pas bon marcheur; au contraire, Schlagintweit<sup>3</sup> dit que, dans les conditions ordinaires, il pouvait parcourir de 50 à 65 kilomètres par jour.

Le caractère dont firent montre les Marocains pendant la campagne est plus difficile à démêler, à cause de sa complexité. Il semble bien que ce soit un peu la conséquence obligée de la grande diversité d'origine des combattants, accourus de régions éloignées les unes des autres et de toute provenance; ceux-ci berbères, arabes ceux-là, tous présentant des qualités natives absolument différentes, quelquefois même opposées. Aussi les contingents marocains ne se conduisirent-ils pas toujours exactement de même suivant les occasions.

Cependant certains faits importants se dégagent assez nettement. C'est d'abord la profonde haine qu'ils témoignaient pour l'envahisseur et qui se traduisait par l'acharnement avec lequel ils combattaient et se faisaient tuer plutôt que de se rendre. C'est leur grand courage qui éclata dans toutes les circonstances ou presque toutes; c'est aussi leur ténacité inouïe dans certaines occasions, comme dans quelques journées autour du Serrallo, comme au début du

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 59.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 298.

3. *Ibid.*, p. 304, note.

combat de Semsâ, comme à la prise de la colline des Benî Ider, lors de la bataille d'Ouedr'as. Bien que le lecteur ait déjà eu l'occasion de lire des preuves de ce courage dans le récit des combats qui précède, bien qu'il connaisse déjà cet acharnement des Marocains, leur incroyable mépris de la mort, nous croyons devoir insister sur ce point, car on s'en fait difficilement une idée suffisante.

Schlagintweit <sup>1</sup>, après avoir donné le compte rendu d'un combat autour du Serrallo, rapporte, d'après *El Mundo militar*, un épisode qui met bien en lumière les héroïques sentiments des indigènes, dont l'artillerie espagnole faillit être victime. Un groupe de Marocains, peu considérable, mais formé des plus intrépides combattants, que les Espagnols appelaient « *Moros del Rey* », parvint, en se faulant derrière les buissons, à se jeter au cœur même de la redoute *Príncipe Alfonso*, encore inachevée, et ce, malgré le feu violent qui les accueillit. Dans le corps à corps qui s'engagea, les artilleurs eurent beaucoup de mal à leur tenir tête, obligés de se battre à coups de sabre, d'écouvillons et de leviers, et ils ne seraient pas parvenus à s'en débarrasser sans l'aide du bataillon de *Granada* venu à leur secours. — Schlagintweit ajoute que le récit du *Mundo militar* est très probablement exact ; pour sa part il croit à cet épisode ; nous sommes pareillement disposés à le faire, car nous savons que dans certains combats du Sud et du Sud-Ouest algérien, on a vu des contingents marocains faire preuve d'une audace encore plus incroyable et d'un mépris du danger poussé plus loin encore peut-être <sup>2</sup>.

1. *Op. cit.*, p. 245.

2. A propos de l'acharnement des Marocains, citons encore le fait suivant : Dans le combat du 30 novembre, pris entre les troupes espagnoles et la mer, les Marocains ont refusé de se rendre. Ils se sont jetés à l'eau, ou bien ont cherché à se sauver dans les broussailles, en se *défendant des dents et des ongles* et en poussant des cris féroces.

« J'ai assisté à cent quarante-six actions de guerre, dit à ce sujet

Que dire aussi de ces hommes qui ne craignaient pas de rester cachés sous des touffes de buissons, derrière des rochers, au moment où les troupes espagnoles franchissaient la zone du terrain qu'ils avaient défendu avec leurs camarades ; et qui, tandis que ceux-ci cédaient, attiraient plus loin l'ennemi, demeuraient, eux, cois, tapis comme des lièvres, retenant leur souffle et se gardant du moindre mouvement, attendant le moment favorable pour descendre les officiers supérieurs, ceux de l'état-major ou du quartier général qui venaient à la suite des premiers bataillons, et qui progressaient avec eux pour suivre les phases du combat ? C'est ainsi qu'à l'affaire de Semsâ, le brigadier Caballero de Roda faillit tomber sous leurs coups ; immédiatement, une dizaine d'hommes de l'escorte se détachent et battent les buissons alentour, comme le chasseur qui cherche à faire lever le gibier : « Un nouveau coup de feu se fit entendre sans que le moindre mouvement pût déceler la présence d'un ennemi, et sous les pieds mêmes des chasseurs se leva d'une touffe de verdure un Rifain vêtu d'un burnous très court, la tête rasée et les jambes nues, brandissant son espingarde d'une main et tenant une goumia <sup>1</sup> de l'autre. Malgré toutes les précautions que prirent les soldats pour le faire prisonnier, sans le blesser, ce furieux se démena tellement, blessant trois hommes l'un après l'autre, qu'il fallut le mettre hors de combat. Un chasseur appuya sans cérémonie le canon de son fusil sur sa poitrine, et lâcha la détente pendant qu'il tenait encore son arme levée pour frapper <sup>2</sup>. »

Une autre fois, au combat d'Ouedr'as, c'est le maréchal

l'un des témoins de ce drame ; j'ai fait la campagne de Sept ans en Navarre, dans les Provinces Basques et en Catalogne ; j'ai vu de près les intrépides soldats de Zumalacarregui, chargeant avec désespoir les bataillons constitutionnels ; mais je n'avais jamais vu une fureur égale à celle de ces barbares. » G. de Lavigne, p. 52.

1. Poignard.

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 266-267.

O' Donnell lui-même, qui se vit semblablement en mauvaise posture, du fait de ces acharnés adversaires <sup>1</sup>. Après le combat, encore, les rôdeurs ne manquent pas sur le champ de bataille, et les troupes européennes victorieuses ne doivent le faire parcourir, pour rechercher les blessés ou pour toute autre cause, qu'avec beaucoup de prudence; des groupes d'hommes trop faibles pourraient y éprouver maints désagréments <sup>2</sup>.

Mais, et voici qui peut au premier abord sembler contradictoire, autant les Marocains, pris en masse, montraient de ferveur dans l'attaque, autant ils étaient enclins à cesser prématurément toute résistance, dès qu'ils étaient convaincus qu'il n'y avait plus pour eux chance de succès et qu'ils pouvaient, en fuyant, échapper à l'ennemi. Ils ne connaissaient donc pas de milieu entre l'attaque brutale et la fuite <sup>3</sup>.

La confiance des Marocains en eux-mêmes, celle qu'ils accordaient à leurs chefs, faiblissait vite et ne tenaient pas contre l'adversité. Prisonniers, les uns devenaient fous furieux, comme ce derviche qui lacéra les appareils mis à ses blessures par les médecins espagnols et mourut d'un transport au cerveau <sup>4</sup>; d'autres étaient abattus, disant qu'on les avaient trompés, en leur faisant croire que jusque-là l'ennemi avait toujours été battu, qu'il ne fallait plus qu'une victoire pour l'achever; ils se frappaient puérilement de ce que, eux cavaliers, ils avaient dû combattre à pied sur des hauteurs et disaient que telle était la cause immanquable du désastre qu'ils avaient éprouvé <sup>5</sup>.

Et l'on s'explique ainsi pourquoi, après Castillejos, ils

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 297-298.

2. *Ibid.*, p. 245.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 78.

4. Yriarte, p. 49.

5. *Ibid.*

n'ont plus attaqué sérieusement l'armée une seule fois, jusqu'au moment où elle se trouva réunie à la Douane du Martine; apparemment leurs premiers succès leur avaient fait une très forte impression. Ils ne tentèrent un nouvel effort qu'après l'arrivée des renforts avec Moulay Ahmed, ce qui leur avait rendu la confiance en eux-mêmes, mais une confiance exagérée. De même, après un échec, ils acceptèrent la bataille de Tétouan, sans faire, semble-t-il, tout ce qu'ils auraient pu. Mais était-ce excès de confiance dans la force de leur position, ou bien, au contraire leur peu d'espérance du succès? C'est un point malaisé à définir. Ensuite, une fois la bataille perdue, plus aucune tentative sérieuse de résistance de la part de l'armée marocaine jusqu'à la journée d'Ouedr'as, alors que, vraiment, il fallait coûte que coûte fermer la route de Tanger, et, aussi, que de nouveaux renforts étaient arrivés, qu'une position extrêmement forte et avantageuse semblait promettre un succès immanquable. Somme toute, c'est bien là le caractère de l'indigène du Nord-Africain, excessif en tout, aujourd'hui trop confiant en soi-même et demain pas assez.

Remarquons en passant combien cette guerre contre des Chrétiens, des infidèles, diffère profondément des luttes, ordinairement anodines, des Marocains entre eux. Quel acharnement montrèrent ces mêmes Benî Ider à se défendre contre une armée espagnole de plus de 40 000 hommes! Quelle union contre elle dans le péril, alors que, lorsqu'ils vinrent plus tard assiéger Tétouan, en 1903 et 1904, cinq cents réguliers du pacha, mal armés, sans discipline, suffirent à les tenir en respect! C'est qu'ici, ils combattaient sans grande conviction pour satisfaire seulement leur instinct de pillage; cela ne valait pas la peine qu'ils fissent de trop grands sacrifices. A Ouedr'as, au contraire, ils combattaient pour la religion: le paradis les attendait s'ils mouraient au feu.

Leur indiscipline, leur indépendance et leur fantaisie dans le combat sont bien connues.

La cavalerie semblait combattre avec moins de vigueur que l'infanterie. Cela tenait peut-être à ce que cette dernière comptait parmi ses rangs nombre de montagnards natifs du pays même qui supportait la guerre. Un des chefs de la cavalerie le confessa très naïvement un jour, « présentant toute la cavalerie maure comme composée d'un ramassis de brigands lâches et pillards, pleins de courage quand il y a espoir de butin, mais parfaitement incapables, malgré la spontanéité avec laquelle ils attaquent parfois, de se vouer à la défense de tel ou tel homme, de telle ou telle idée. Les jours de paye on les voit accourir dans le camp ; ils viennent de tous côtés, les tribus les plus lointaines y envoient leur contingent, et les jours de combat, malgré les émissaires envoyés de tous côtés pour prévenir les Kabyles, on a beaucoup de peine à réunir la moitié de l'effectif. Comme l'administration militaire n'existe en aucune façon, il n'y a pas de cadres, et l'état nominatif n'existe que pour le kaïd, ou chef de cent hommes, qui connaît personnellement chacun de ses soldats. Par contre, on voit à tout moment, accourir à l'odeur de la poudre une tribu tout entière qui prend parti contre l'ennemi commun. Il n'est pas rare que ce secours inespéré, ces forces qui n'étaient pas attendues aient fait fléchir l'ennemi et qu'il soit obligé de battre en retraite. » Mais le butin fait, les cavaliers survenus sans qu'on les attende s'en vont sans prévenir<sup>1</sup>.

Es-Selâouï dit à peu près la même chose ; il expose bien ce manque d'union parmi les Marocains qui ne contribua pas peu à les affaiblir. Chacun veut bien combattre pour son coin de terre : mais combattre pour celui du voisin, c'est toujours au-dessus de ses forces, si l'ennemi est un Musulman et quelquefois même quand c'est un Chrétien.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 222.

« A cette époque, dit Es-Selâou<sup>1</sup>, ceux des Arabes qui combattaient isolément se divisaient en deux groupes : les résolus et les indécis. Parmi ces derniers les uns disaient : « Certes, si l'ennemi n'était pas entre les montagnes et s'il ne s'y était pas fortement retranché, nous aurions fait de grandes choses. » Les autres disaient : « Quel intérêt aurais-je à me lancer dans cette aventure ? Les Tétouanais, eux, combattent pour chasser l'ennemi de leur ville ; mais moi, je ne combattrai que lorsqu'il sera près de ma tente, chez les Abda ou les Doukala. » Et autres propos analogues, comme s'ils croyaient fermement qu'ils n'étaient pas intéressés au succès des Musulmans. »

#### § 9. — *Sort des prisonniers.*

Il est encore un vilain côté du caractère des indigènes marocains, qu'il faut bien signaler : c'est la cruauté dont ils firent montre envers l'ennemi. Mais est-ce bien avec raison qu'il faut l'attribuer à leur caractère et n'est-ce pas plutôt chose inhérente à leur degré de civilisation ? C'est la caractéristique d'une des étapes de la vie du peuple ; or, ils n'en sont encore qu'à l'une des premières. Ils ne comprennent pas, en effet, que l'humanité commande de respecter un ennemi abattu et de le bien traiter, à moins, comme le remarque Schlagintweit<sup>2</sup>, qu'il ne s'agisse de le réserver pour des sacrifices ultérieurs ; ou même ils s'imaginent que lui laisser la vie, c'est montrer que l'on a peur de représailles et faire preuve de pusillanimité. Lorsque le corps du général Echaguë rejoignit Tétouan, il trouva sur sa route, le long de la côte, sur les champs de bataille antérieurs

1. *Istiçâ*, IV, p. 215-216.

2. *Op. cit.*, p. 365.

maintes traces de l'acharnement avec lequel les Marocains avaient profané les tombes.

Il en fut de même quand l'armée revint d'Ouedr'as à Tétouan ; elle trouva sur le passage qu'elle avait suivi à l'aller de nombreuses marques de la sauvagerie des montagnards. Presque tous les hommes tués et enterrés à la hâte par le génie, par groupes de huit à douze, avaient été retirés de leurs tombes pour être exposés en pâture aux chacals et aux autres bêtes fauves <sup>1</sup>.

On vit cependant se produire, au cours de cette guerre, les premiers indices d'une amélioration d'esprit parmi les Marocains, chose jusque-là sans exemple. Cette modification se fit jour, non seulement à la cour du Sultan, mais même parmi certaines personnalités d'un rang supérieur de l'armée marocaine. Le fait ressort nettement du témoignage suivant d'Yriarte. Au moment des premières négociations, des officiers espagnols se trouvaient réunis chez le général Rios avec les parlementaires, dans une soirée privée. « Nous causions là comme de vrais amis, ne pensant nullement que dans quelques jours, peut-être, la plupart de nous se retrouveraient face à face avec Aben-Abu <sup>2</sup>. Ce fut lui qui se chargea de nous le rappeler, en nous disant que si jamais le sort des armes était contraire à l'un de nous, il le sauverait de la fureur de ses soldats et le traiterait comme les Européens traitent leurs prisonniers <sup>3</sup>. »

Et comme le général Rios lui représentait combien il était honteux de frapper un ennemi à terre, — ces cruautés qu'il ne pouvait nier, répliqua Ben Aouda, blessés décapités, prisonniers martyrisés étaient à la charge des Anjera : ses soldats réguliers n'arrivaient pas à ces excès. « Pourtant, il finit par nous avouer, que tous ses soldats, en général,

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 359.

2. Lisez *Ben Aouda*.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 224.

étaient très brutes et très fanatiques, et que malgré les ordres formels de leurs chefs ils se livraient à leurs cruels instincts et rapportaient les têtes coupées jusque dans le camp où elles servaient parfois de cibles <sup>1</sup>. »

Moulay 'Abbâs, après les journées du Boquete de Anjera, apprenant que les premiers prisonniers faits par les Espagnols étaient bien traités, « fit publier dans son camp que tous ceux qui amèneraient un prisonnier vivant toucheraient une certaine quantité de piastres, tous ceux qui, trouvant un ennemi blessé, le respecteraient, auraient telle ou telle récompense. Aben-Abu (Ben Aouda) ajoutait que, malgré ces prescriptions, beaucoup de fanatiques préféreraient se donner la cruelle satisfaction de trancher la tête de leurs ennemis <sup>2</sup>. »

Schlagintweit<sup>3</sup> dit aussi que le Sultan alloua 13 à 14 douros à quiconque amènerait un prisonnier vivant<sup>4</sup>. Les prisonniers espagnols furent cependant peu nombreux et le traitement qu'on leur fit subir jusqu'à Fès ne fut pas des meilleurs<sup>5</sup> ; mais, une fois là, on leur donna de bons soins, des vêtements marocains en bon état et 15 à 20 douros en

1. *Ibid.*

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 225.

3. *Op. cit.*, p. 365.

4. Cf. G. de Lavigne, p. 55. Le *Gibraltar Chronicle* annonce que l'empereur du Maroc promet 80 réaux par prisonnier, mais n'en donnera que 10 par tête coupée. Des correspondances du théâtre de la guerre, ajoute de Lavigne, disent que c'était l'inverse. — Cette dernière opinion paraît peu probable. G. de Lavigne a fait toujours preuve d'une animosité peu clairvoyante à l'encontre des Marocains et s'est toujours empressé d'accueillir les bruits malveillants qui avaient cours à leur sujet.

5. Un certain nombre de prisonniers espagnols à Tétouan furent d'abord enfermés, mal nourris ; ils paraissaient accablés de chagrin ; puis, peu à peu, ils se firent à leurs gardiens. La conversation s'établit entre eux. On leur permit de se promener librement pendant le jour sur le Feddân sous l'œil des sentinelles, mais la nuit on les enfermait. (Alarcon, II, p. 116).

or par tête. Au retour, lorsque, après la guerre, on leur rendit la liberté, on fournit à chacun une mule par homme pour revenir à Tanger; dix-sept Espagnols se trouvèrent dans ce cas. Mais beaucoup d'autres, surtout des pénitenciers, préférèrent demeurer à Fès. Il y avait avec eux un certain nombre de transfuges; tous embrassèrent l'islamisme. Ils déclarèrent être bien vus de leurs nouveaux coreligionnaires.

Il y eut peut-être encore moins de prisonniers marocains tombés aux mains des Espagnols. Lors de la bataille de Castillejos, cependant importante, cinq Musulmans furent pris, sans plus. Dans toute la période où l'armée demeura autour de Ceuta, on prit seulement un Arabe de la province d'Oran, qui combattait dans les rangs des Marocains, et un fou, qui s'était présenté de lui-même à une sentinelle<sup>1</sup>.

On ne fit jamais par la suite plus de 20 à 24 prisonniers dans les journées les plus chaudes; tous furent bien traités, envoyés généralement en Espagne. Schlagintweit en vit sept à Malaga; là on se crut obligé de les solliciter, quoique sans effet, naturellement, de se convertir au catholicisme. Ils étaient méfiants et difficiles au suprême degré<sup>2</sup>.

Les premiers prisonniers que l'on fit étaient dans un état d'exaspération extraordinaire; ils refusaient toute nourriture, et il fallut employer la force pour les panser: sitôt lâchés ils déchirèrent leurs bandages. Ils s'imaginaient qu'on les réservait pour quelque supplice futur<sup>3</sup>.

Du Martine on en renvoya quatre à Tétouan, avant la prise de la ville, après les avoir soignés et guéris<sup>4</sup>. C'était une mesure inspirée par la politique; on espérait ainsi modifier la sauvagerie native de la population marocaine et

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 47-48.

2. *Op. cit.*, p. 366.

3. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 98.

4. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 99.

l'idée qu'elle s'était faite des Chrétiens en général et des Espagnols en particulier.

§ 10. — *Prises et butin.*

Les Marocains prirent à Castillejos quelques tentes-abris, des fusils, de la poudre et de l'eau-de-vie. A maintes reprises, plus tard, ils s'emparèrent, en maraudeurs, de nombreux mulets et mules ; on vit une bonne part de ces animaux à Tanger, facilement reconnaissables à la marque A. M. (*Administracion militar*) qu'ils portaient ; sans compter des portions plus ou moins importantes des troupeaux militaires destinés à la nourriture des hommes, à Tétouan.

De leur côté, les Espagnols firent des prises assez sérieuses, tentes, drapeaux, canons, armes de toutes sortes, et munitions. Nous en avons parlé quelquefois, mais quelques-unes méritent une mention particulière. De ce nombre, sont la tente de Moulay 'Abbâs, celle de Moulay Ahmed, celle des deux ou trois personnages importants, et les canons de la citadelle de Tétouan.

Ces tentes furent prises à la bataille sous la ville. Elles furent, toute la soirée, assiégées comme un lieu de pèlerinage. « La première était très vaste, entièrement circulaire jusqu'à hauteur d'homme, à partir de là formant un cône tronqué surmonté d'une boule et d'une pique. Dans l'intérieur, l'aire avait été soigneusement préparée et de riches tapis la recouvraient. Les meubles et menus objets étaient élégants, mais assez rares<sup>1</sup>. » Cette tente fut envoyée à la municipalité de Madrid où on l'exposa aux yeux du public.

L'étendard marocain pris à Castillejos fut placé par la

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 155.

reine dans son oratoire. Elle le fit porter devant elle en se rendant en cortège à la basilique royale d'Atocha et l'y fit suspendre, en sa présence, parmi les autres trophées analogues<sup>1</sup>.

Quant aux 146 canons pris à Tétouan, une partie, pièces très élégantes de forme, surchargées de fines sculptures, provenait des troupes du roi Sébastien de Portugal, auxquelles elles avaient été enlevées anciennement, lors de sa défaite. D'autres avaient été prises par les corsaires aux bâtiments de toutes les nations européennes<sup>2</sup>; sur l'une d'elles, on lisait : *le comte de Toulouse, grand amiral de France*, et leur style dénotait l'époque de Louis XIV.

Les mortiers et les canons, de fabrique turque ou arabe, étaient assez remarquables comme travail de fonderie. « Quelques-uns portaient des inscriptions en relief dans ce style : *Je suis la terreur des chrétiens*; devise naïve qui explique les inscriptions que les Andalous gravent sur les lames de leurs *navajas* : *Pour ma piqure, il n'y a pas de remède chez le pharmacien*; ou bien : *J'appartiens à mon maître, respecte-le.* »<sup>3</sup>

Ces pièces furent envoyées en Espagne.

### § 11. — Récompenses à l'armée d'expédition<sup>4</sup>.

Le gouvernement espagnol se montra très large de récompenses. Celles-ci commencèrent à « pleuvoir », dit de

1. G. de Lavigne, p. 87.

2. On sait qu'à Isly on trouva dans le butin fait sur les Marocains dix pièces anglaises portant la devise : « Honni soit qui mal y pense » et une espagnole. (Mordacq, p. 25-26).

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 184.

4. G. de Lavigne, *passim*.

Lavigne<sup>1</sup>, après les premiers engagements autour du Serrallo. Un chasseur de Madrid reçut une pension sur la cassette royale, son congé et la croix de Marie-Isabelle-Louise, pensionnée à dix réaux par mois ; il avait été blessé au Serrallo.

Nouvelle pluie de récompenses, fin décembre : croix de Saint-Ferdinand aux officiers ; croix de Marie-Isabelle-Louise aux soldats ; la plupart du temps entraînant des pensions de dix à trente réaux par mois<sup>2</sup>.

Les récompenses furent encore prodiguées à la fin de la campagne<sup>3</sup>. Les colonnes des journaux officiels fléchirent sous leur poids<sup>4</sup>, dit G. de Lavigne. « Les généraux Prim, Zabala, Ros de Olano, sont nommés grands d'Espagne de première classe, avec les titres de marquis de Castillejos, de Sierra-Bullones et de Guad-el-Jelu ; six maréchaux de camp sont promus lieutenants généraux ; parmi eux don Henri O'Donnell, qui a déjà reçu une grand'croix ; et trois brigadiers deviennent maréchaux de camp.

« Cette promotion atteint le brave et intelligent commandant des forces navales. Le brigadier Bustillos reçoit un avancement de grade auquel il avait droit dès le début de la campagne. Nul doute que les effets de la reconnaissance de l'État ne s'arrêteront pas à cet acte de simple justice.

« Ce déluge de faveurs est dans une égale proportion pour les rangs inférieurs de l'armée, et un journal prétend que Napoléon I<sup>er</sup> n'en a pas décerné la moitié dans toute la période de ses immortelles campagnes. »

Les particuliers, les municipalités, se montrèrent aussi prodigues de marques de satisfaction envers les personnages principaux de l'armée d'expédition.

1. *Op. cit.*, p. 41.

2. *Ibid.*, p. 62.

3. *Ibid.*, p. 158.

4. *Ibid.*

La province de Santander, d'où l'amiral Bustillos était originaire, ouvrit après la paix une souscription pour lui offrir un sabre d'honneur <sup>1</sup>.

§ 12. *Corps et personnalités marquants parmi les belligérants.*

Nous avons, au cours de l'exposé de la campagne, cité celles des troupes espagnoles et ceux de leurs chefs qui jouèrent un rôle important.

Rappelons seulement que, parmi les troupes, les bataillons de *Volontaires Catalans*, *Baza*, *Albuera*, *Ciudad Rodrigo*, *Cataluña*, les *hussards de la Princesa*, se distinguèrent particulièrement par leur fougue, leur bravoure ou leur ténacité, parmi tant d'émules de leur gloire <sup>2</sup>.

Dans le nombre des officiers généraux, *Makenna*, à la figure sympathique et jeune, *Garcia* <sup>3</sup>, de « taille médiocre, à la barbe grisonnante, à la figure d'une extrême énergie <sup>4</sup> », *O'Donnell*, « d'une haute taille, aux cheveux blancs, au visage enluminé, à la démarche sûre », *Prim*,

1. *Ibid.*, p. 172.

2. On avait pris 400 hommes des pénitenciers pour les employer à des travaux de fortification, de terrassement, etc. 200 d'entre eux étaient des condamnés à perpétuité ; 200 des condamnés à temps. En récompense de leur concours, on accorda aux seconds une libération immédiate, aux premiers une diminution de peine. (Schlagintweit, *op. cit.*, p. 230, note).

G. de Lavigne dit, *op. cit.*, p. 58 : « Les présidaires de Ceuta ont demandé à marcher aux postes les plus avancés... L'un d'eux s'est si bravement conduit dans l'affaire du 30 novembre, qu'on lui a promis sa grâce pour la fin de la campagne, et l'un des généraux l'a pris pour ordonnance. »

3. *Luis Garcia* était capitaine-général de l'Aragon avant la guerre. (G. de Lavigne, p. 76).

4. Yriarte, *op. cit.*, p. 9.

sec, jaune, à l'ardent regard, attiraient de prime abord l'attention.

L'intrépidité de Prim l'avait rendu populaire ; on le voyait toujours en avant, sur son cheval blanc, dit Es-Se-lâouî<sup>1</sup>, ce qui prouve que les Musulmans aussi le connaissaient bien.

Ros de Olano<sup>2</sup>, Zabala<sup>3</sup>, manifestèrent leur énergie en luttant non seulement contre l'ennemi, mais encore contre leur santé délabrée<sup>4</sup>.

Mais, pour avoir des qualités moins brillantes, d'autres généraux n'en présentèrent pas moins d'aussi solides et rendirent à l'armée les plus grands services. Tous les soldats du I<sup>er</sup> corps, placés en vedette, reconnaissaient les soins que le général Echagüe leur avait prodigués. Et le succès lui était redevable en très grande partie<sup>5</sup> ; ses qualités d'organisateur s'étaient montrées dès le premier jour ;

1. *Istiqâ*, IV, p. 218-220.

2. *Ros de Olano*, sénateur, orateur distingué, poète et littérateur, ami des littérateurs les plus distingués de Madrid, Espronceda, Zorrilla, Ochoa, Breton de los Herreros, etc. Il avait été homme de lettres avant d'être officier et avait conquis ses grades dans la guerre civile. L'amitié de Narvaez lui valut les fonctions d'inspecteur général des carabiniers. O'Donnell l'entraîna dans la prise d'armes de Vicarvaro et le nomma au retour directeur de l'infanterie, puis de l'artillerie.

Il fut un moment exilé en France.

Il montra beaucoup d'activité, d'esprit d'organisation à Malaga, pendant le séjour de son corps d'armée, passant de fréquentes revues, donnant une grande impulsion à l'instruction militaire, et surveillant avec sollicitude l'installation des premiers blessés évacués. (G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 57-58).

3. *Zabala*, général de cavalerie. Il fait son apprentissage le 9 décembre dans la conduite de l'infanterie. Agé de 60 ans, c'était le plus vieux des généraux espagnols. Il fut sénateur et ministre d'État. (G. de Lavigne, p. 51).

4. *Yriarte*, *op. cit.*, p. 185.

5. *Schlagintweit*, *op. cit.*, p. 249-250.

il avait su choisir des points parfaitement convenables pour élever les retranchements autour du Serrallo, prendre avec habileté des dispositions conformes aux prescriptions reçues et réclamées par la situation; et les instructions qu'il avait données à son corps pour le service des avant-postes et le campement furent ensuite proposées comme règle à toute l'armée<sup>1</sup>.

O'Donnell<sup>2</sup>, lui, se faisait remarquer par sa simplicité, son sang-froid, mais aussi par une certaine témérité. Nous avons parlé de son sang-froid lors de la bataille de Castillejos<sup>3</sup>; il en fit preuve encore en d'autres circonstances; mais il se laissait un peu trop aller à cette témérité que nous signalions. C'était évidemment la tendance de l'époque, au moins autant que la sienne propre. « Pour donner une idée du rôle que jouait le général en chef dans tous les combats, dit Yriarte<sup>4</sup>, et de la manière dont son état-major suivait les engagements, je ne puis mieux faire que citer un des épisodes de la journée<sup>5</sup>. C'était après la mêlée des cavaliers espagnols et des cavaliers maures; ceux-ci étaient déjà revenus sur nous, mais précédés d'une nuée de fantassins cachés dans les jardins, assez découverts comme arbustes, mais dont le sol était embarrassé par une végétation serrée et coupée de haies de roseaux, à l'abri desquelles les tirailleurs pouvaient impunément choisir leurs victimes... L'état-major, placé entre deux batteries, observait... Les balles sifflaient à nos oreilles, et depuis l'ouverture de la campagne, le général en chef s'exposait beaucoup trop... On visait avec insistance le

1. Echagüe fut tenu dans une certaine défaveur à la suite de l'affaire où il perdit son doigt; mais ensuite, une fois guéri, on l'éleva au grade de lieutenant général. (G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 58).

2. Sur O'Donnell, voyez G. de Lavigne, p. 126-128.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 9.

4. *Op. cit.*, p. 135.

5. Bataille de Tétouan.

groupe de l'état-major, quand le général de l'artillerie, le brigadier Dolz, qui se tenait à la gauche du maréchal O'Donnell, tomba sur le cou de son cheval en criant : « Je n'y vois plus ; ils m'ont tué ! » La balle l'avait frappé au-dessus des sourcils.

« Le maréchal ne s'aperçut de l'accident qu'à la rumeur qu'il suscita dans son état-major. Je l'entends encore demander avec son impassible sérénité : « Où a-t-il sa blessure ? » »

A Ouedr'as, pour mieux suivre l'action, O'Donnell gravit une hauteur, précédant son état-major. Soudain un cri ; on vient d'apercevoir, cachés dans les broussailles, une centaine de Marocains embusqués. Le maréchal, avec sang-froid, demande son escorte. Et quand on lui répond qu'on en a disposé, qu'elle est engagée depuis plusieurs heures : « Les escortes, on ne les a que quand elles ne servent à rien », répond-il, et il redescend tranquillement<sup>1</sup>.

L'amiral Bustillos, lui aussi, le commandant en chef des forces navales dans la seconde partie de la campagne, se montra vraiment, paraît-il, à hauteur de sa tâche. Il se

1. Yriarte, p. 298. — Le maréchal O'Donnell fut l'objet de critiques passionnées durant la guerre elle-même, et de la part de ses compatriotes.

G. de Lavigne, p. 76, écrivait en janvier : On critique O'Donnell, on lui reproche peu d'initiative et de résolution ; on trouve étrange qu'il ait blâmé Prim et Echagüe d'une fougue, excessive selon lui, peut-être cependant le salut de l'armée dans ces circonstances.

Cf. ce que dit Mordacq, p. 93, note : « Bien que la presse espagnole ait souvent reproché au général O'Donnell de manquer d'initiative et de résolution, il n'en faut pas moins reconnaître que dans le cours de cette campagne, il a souvent montré, comme homme d'action, les plus éminentes qualités. Malheureusement il n'était nullement préparé à manier d'aussi gros effectifs ; d'autre part il ne possédait pas cette « science prévoyante de l'organisateur » qui doit être la première dans tout commandant d'expédition coloniale. »

multipliait pour obvier à l'insuffisance des moyens matériels dont il disposait<sup>1</sup>.

« Les dépêches que le télégraphe apporte à Madrid et qu'enregistrent les journaux qui nous parviennent, nous montrent ce marin infatigable visitant à chaque instant du jour, et souvent de la nuit, tous les points du littoral, courant d'Algésiras à Cadix, à Malaga, à Puente Mayorga, venant sous la tempête reconnaître l'état de la côte africaine, débarquant, malgré vent et marée, pour aller conférer à Tétuan avec le général en chef, profitant de la plus petite embellie pour tenter de jeter à terre quelques hommes, ou tout au moins quelques bêtes de somme destinées au convoi, et quelques colis de provisions. Intrépide comme un pirate, hardi comme un contrebandier, le brigadier Bustillos est réellement la Providence de l'armée d'Afrique; il l'a sauvée de la famine au cap Negro, il a constamment protégé sa marche de Ceuta jusqu'au Rio Martin; aujourd'hui il la ravitaille et se montre plus impatient que ses plus impatients capitaines de la voir en marche sur le chemin de Tanger. »

Du côté marocain, Es-Selâouï<sup>2</sup> nous cite, avec une emphase toute orientale, quelques-unes des tribus, quelques-uns des personnages dont le courage, l'ardeur à soutenir la foi, se manifestèrent particulièrement. « Bravo, dit-il, pour ceux qui ont combattu le combat acharné, pour ceux qui se sont efforcés de repousser l'ennemi, pour ceux qui ont essayé de vaincre avec une foi sans mélange et une ardeur désintéressée. C'est une poignée de braves parmi les habitants de Fès, Zarhoun; quelques-uns des Aït Irmoûr,

1. G. de Lavigne, *cit., op.* p. 151-152. — Parmi les généraux on doit encore citer le maréchal de camp Manuel Gasset. Ancien officier de la garde royale, ami et protégé du maréchal Narvaez, il avait servi dans les rangs carlistes jusqu'à la convention de Vergara.

2. *Istiqâ*, IV, p. 215-216.

principalement El-Hossin, connu sous le nom de Abou-Réala, qui s'illustra par des exploits tels qu'on n'en trouve de semblables que chez les compagnons du Prophète.

« Les témoins de ces exploits et ceux qui le suivaient à peu de distance racontent qu'il avait comme signe distinctif un étendard jaune ; il le serrait sur sa poitrine, le dirigeait dans la direction de l'ennemi, puis se précipitait dans les rangs de celui-ci ; il les traversait jusqu'à ce qu'il arrivât par derrière eux ; alors il leur livrait un combat acharné ; puis il revenait en enlevant aux ennemis leurs chevaux qu'il ramenait par la bride et remettait à ses compagnons. Lorsqu'il s'élançait contre l'ennemi, il disait à ses compagnons : « En avant ! Je suis votre bouclier et votre rempart. » Il renouvela ces exploits maintes et maintes fois. »

Les chroniqueurs, les journalistes européens nous ont transmis le souvenir de quelques autres personnages de l'armée marocaine, parmi les plus notables<sup>1</sup>. Yriarte les vit à une soirée donnée par le général Rios, à Tétouan, lors des préliminaires de la paix ; les émissaires de Moulay 'Abbâs s'y rencontrèrent avec les officiers espagnols.

« L'un d'eux, le second gouverneur de Fès, affecta pendant toute la soirée une tenue singulière ; il dissimula si mal la rage qu'il éprouvait de s'asseoir au milieu de ses ennemis que tout le monde s'aperçut des efforts qu'il faisait pour ne pas se lever et nous vouer à l'exécration d'Allah, nous et nos descendants. Il ne voulut rien accepter de la main du général, et, pendant que ses compagnons, en vrais civilisés, prenaient notre café et fumaient nos cigares, celui-ci par un geste violent, refusait tout ce qui lui était offert, roulait des yeux féroces et semblait protester contre l'espèce d'intimité qui s'établissait sous ses yeux entre les Mahométans et les chiens. Empreinte d'une telle expression, sa tête ne pouvait manquer de caractère, d'au-

1. Alarcon, *op. cit.*, II, p. 109.

tant plus qu'elle était régulièrement belle et que toute sa personne respirait la noblesse et la dignité<sup>1</sup>. »

Le gouverneur du Rif, à ses côtés, avec un abord moins haineux et moins farouche, semblait avoir une autorité plus grande.

« Il domina de suite la situation en dirigeant les réponses de ses compagnons. Il est difficile d'avoir une laideur plus éloquente que celle de ce chef; figurez-vous une longue face maigre dont les plans se découpent avec une netteté incroyable, un teint à peine bronzé, un nez fortement aquilin, une barbe inculte affectant une forme bizarre: les poils poussent jusque sur les pommettes des joues et l'œil profondément enchâssé brille dans l'ombre portée par l'arcade sourcilière avec la vivacité d'un diamant. On chercherait vainement dans toute sa physionomie cette distinction naturelle aux hommes nés dans les hautes sphères de la société...<sup>2</sup>.

« Toute la distinction du gouverneur du Rif s'était réfugiée dans le geste, dans l'attitude et dans une certaine solennité dont étaient empreintes ses moindres paroles. A voir la déférence avec laquelle ses compagnons le traitaient, nous comprîmes qu'il avait une haute influence dans les conseils politiques ou qu'il possédait la faveur des gouvernants<sup>3</sup>.

« Ben Aouda<sup>4</sup>, son frère, est un soldat dans toute

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 215.

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 216.

3. *Ibid.*, p. 216-217.

4. *Ibid.* Yriarte appelle constamment ce personnage Ben Abu (pour Ben Abou). Mais il s'agit, sans aucune espèce de doute, de Ben Aouda, d'après ce qu'il nous en rapporte. Ben Aouda fut un personnage très connu de cette époque; caïd du R'arb, il a laissé pendant longtemps son nom au village qu'il habita, sur la rive gauche de l'Oued Na, un peu à l'amont de Souk El-Arba et du gué emprunté par la route d'El-Qçar El-Keibir à Fès, un peu à l'aval de Fouaret et sur la

l'acception du mot et son langage est empreint de la rudesse de sa vie ; il a gagné au commandement une franchise qui touche à la brutalité. Ce n'est plus un soldat, c'est un soudard et un condottiere, et si son respect pour les personnes de l'ambassade n'avait un peu tempéré sa bruyante éloquence, la maintenant dans les limites fort restreintes d'une conversation diplomatique, je suis sûr que nous fussions tous arrivés à entendre, dans une espèce d'argot castillan, une foule de détails très intéressants sur l'armée des Maures, la manière d'être du soldat et sa tenue pendant le combat. »

Rzini, avec sa grande barbe blanche, avait un air très vénérable, « quoique sa physionomie fût un peu dépourvue d'intérêt pour des gens à la recherche du caractère, grâce à sa fréquentation constante des Européens... De tous les Maures présents c'est celui qui se trouvait le moins transporté hors de son milieu. Sans un certain respect humain, nous l'eussions vu transgresser les lois du Prophète, boire nos liqueurs et se conformer à tous nos usages qui doivent lui être aussi familiers que ceux de son pays.

« Hersini (lisez *Rzini*) a l'aplomb du million, tempéré par un certain respect courtesanesque qu'il a dû acquérir dans les chancelleries et une certaine mesquinerie difficile à s'associer avec le contentement de soi-même qui distingue l'homme riche. Dans ce Rothschild marocain on devine le commerçant qui n'a jamais cessé, malgré son immense richesse, de discuter pour gagner une piastre<sup>1</sup>... »

Le chef de la Garde-Noire, « grand vieillard dont la physionomie revêtait un singulier caractère, grâce à l'opposition bizarre que produisait son teint noir et la blancheur de

rive opposée. Mais depuis quelques années son nom tend à disparaître.

Ben Aouada fut un des guerriers les plus populaires de son époque.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 217.

sa barbe », d'autres caïds, d'autres chefs se prêtèrent assez volontiers au désir que plusieurs correspondants de journaux manifestèrent de dessiner leurs traits<sup>1</sup>.

Ben Aouda, qui se montra très loquace, plus confiant et beaucoup moins fermé que n'importe lequel de ses compagnons, exprima son admiration pour Moulay 'Abbâs<sup>2</sup>. L'armée entière avait pour le « frère de l'empereur la plus grande sympathie, chacun comptait sur lui pour mener cette guerre à bonne fin, et, malgré le peu de succès qu'il avait obtenu jusque-là, il n'avait encore rien perdu de sa popularité. Mais quand il vint à parler de Moulay Ahmed il parut éprouver moins d'enthousiasme ; il eut même un mot heureux qui fut le succès de la soirée : il voulait nous peindre un homme futile, vantard, un beau fils très occupé de ses cheveux, de ses mains et des yeux des Mauresques, peu adonné aux travaux de l'esprit, manquant de décision dans les conseils, et incapable de conduire à bien une entreprise sérieuse ; en un mot, dit-il, c'est un *Sevillano*, l'équivalent selon lui de notre gascon français<sup>3</sup>. »

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 311.

2. On remarquera en général que, parmi les Musulmans du Nord de l'Afrique, les hommes de poudre, les cavaliers, sont les plus sympathiques, ceux dont l'esprit s'ouvre le plus facilement aux impressions venues du dehors, les plus enclins à éprouver quelque amitié pour des étrangers ; bien différents en cela des marchands, des hommes de prière ou de livres qui représentent l'élément le plus sauvage, le plus irréductible.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 223. — Ce jugement de Ben Aouda concorde avec celui que nous ont transmis d'autres auteurs. « Muley-Abbas est loin d'être un personnage vulgaire, dit G. de Lavigne, p. 161. Il laissera de lui une grande opinion parmi ses ennemis. »

Et pourtant G. de Lavigne n'est pas tendre en général pour les Marocains. Alarcon (II, p. 120) nous parle de Moulay Ahmed comme d'un « mulâtre de naissance obscure (par sa mère), vain et futile, débauché. Il avait le même âge que Moulay Abbas. »

Il est probable qu'aux Marocains se mêlèrent dans la lutte des premiers jours quelques indigènes algériens, parmi ceux que la conquête française avait chassés de leur pays. Telle est du moins la conclusion qui se dégage de deux courtes citations d'Yriarte<sup>1</sup>. Mais nous ne pensons pas que le nombre dut en être bien grand, car les Algériens avaient presque toujours été mal accueillis par les Marocains lors de leur exode, après 1830; ils ne pouvaient être très désireux, par suite, de leur venir en aide<sup>2</sup>.

Parmi les troupes marocaines qui se distinguèrent particulièrement, on parle des Boukharis, cavaliers noirs formant la garde particulière des princes, reconnaissables de loin à leur costume rouge, à leur turban de même couleur, à leur calotte et à leur burnous blanc: ils étaient armés d'un long fusil arabe et d'un sabre court<sup>3</sup>. On vante leur intrépidité<sup>4</sup>; c'est eux qui chargeaient par échelons. Les troupes régulières se conduisirent bien aussi, paraît-il<sup>5</sup>.

1. *Op. cit.*, p. 26 et 48. — Alarcon (I, p. 202) parle aussi d'un prisonnier oranais fait dans un des premiers engagements. Ce prisonnier venait de la province d'Oran. Il affirma que très peu de ses compatriotes avaient suivi son exemple.

2. Nous verrons plus loin même qu'en général les Algériens de Tétouan se montrèrent fort heureux du succès des Espagnols, se félicitant ouvertement de voir humiliés à leur tour les Marocains qui se disaient invincibles et qui leur reprochaient leur défaite par les Français.

3. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 80.

4. Alarcon, II, p. 120.

5. Mordacq, *op. cit.*, p. 15. — G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 29. « L'effectif de l'armée ordinaire entretenue par l'empereur Abd-er-Rahman, était de 35 000 hommes, sur lesquels on comptait 12 000 réguliers... organisés avec beaucoup de soin, après la bataille d'Isly, par Sidi-Mohammed, qui les a toujours commandés depuis »; 16 000 Boukharis, 4 500 cavaliers maures et 2 500 hommes d'artillerie. Le nouveau Sultan aurait vers cette époque augmenté son armée régulière de 15 000 hommes.

§ 13. — *Les correspondants, les chroniqueurs, les attachés militaires et les curieux.*

Un assez grand nombre de personnes suivirent l'armée, les unes comme fonctionnaires à sa suite, les autres comme attachés militaires accrédités, d'autres en journalistes, en chroniqueurs et quelques-unes même en curieux. Il est assez intéressant de constater la diversité d'origine des premiers. C'est un interprète espagnol, *Pedro Dejean*<sup>1</sup>; un oriental, *Rinaldi*<sup>2</sup>, interprète également; *Del Sas*<sup>3</sup>, espagnol, fournisseur général; un cantinier français, attaché au quartier général<sup>4</sup>; un Français encore, un ancien spahi algérien, interprète au quartier général. Manquant d'un personnel spécial fait aux campagnes de ce genre, on avait fait flèche de tout bois<sup>5</sup>.

Les journalistes étaient assez nombreux. Nous connaissons les noms de quelques-uns : *Hardman*, correspondant du *Times*, qui a laissé, disent Hooker et Ball<sup>6</sup>, une excel-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 161.

2. Personnage très connu.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 314.

4. Yriarte, p. 94.

5. Yriarte, p. 5.

6. *Journal of a tour in Marocco and the Great Atlas*, p. 52. — Nous regrettons beaucoup de n'avoir pas eu cette relation entre les mains. Nous n'avons pu, de la sorte, utiliser aucune source anglaise; c'est d'autant plus fâcheux que les rapports, assez suivis alors, du Maroc et des Anglais de Gibraltar, laissaient espérer qu'il pouvait y avoir beaucoup à apprendre sur le compte de l'armée marocaine dans les correspondances anglaises.

Celles-ci eussent aussi fourni un contrôle précieux, à cause de leur esprit peu favorable à l'Espagne, des dires des autres correspondants étrangers, tous plus ou moins sympathiques, au contraire, à la cause de cette nation.

lente relation de la campagne ; parmi les correspondants des journaux espagnols <sup>1</sup>, *Navarro*, *Nuñez de Arce* <sup>2</sup>, correspondant de la *Iberia*, auteur des *Recuerdos de la campaña de África* ; parmi les Français, *de Chevarrier*, <sup>3</sup> correspondant du *Constitutionnel*, qui vint avec Yriarte sur le *Vasco-Nuñez*, avec l'état-major de Ros de Olano ; Boyer <sup>4</sup>, de l'*Indépendance belge* et de la *Patrie*, venu quelques jours plus tard ; Yriarte, qui a laissé un volume de récits sur la campagne, intitulé « *Sous la tente, récits de guerre et de voyages* », et qui fournit des dessins à divers périodiques français ou étrangers : celui de l'action de Samsa au *London News* <sup>5</sup>, reproduit par le *Monde illustré* ; celui de l'entrevue de Moulay 'Abbâs et de O'Donnell, au *Museo universal* <sup>6</sup>. Ses dessins furent souvent traités de fantaisistes, injustement, semble-t-il, car, sans les regarder comme une photographie de l'action, ils devaient présenter un degré suffisant de vraisemblance, au dire de G. de Lavigne. Yriarte contribua encore à illustrer la première édition du « *Diario de un testigo de la guerra de África* », le célèbre ouvrage du chroniqueur militaire *Alarcon*, si prisé de nos jours encore en Espagne.

Quant au dernier, engagé aux chasseurs de *Ciudad Rodrigo*, il avait été attaché comme chroniqueur d'abord au IV<sup>e</sup> corps, puis au quartier général.

Certains de ces journalistes partirent avant la fin des

1. Yriarte, p. 281.

2. Célèbre poète, auteur dramatique et homme d'État.

3. De Chevarrier avait longtemps vécu en Algérie, suivi une partie de la campagne et parlait couramment l'arabe. Sa correspondance eût été particulièrement intéressante à retrouver. Voy. *Alarcon*, I, p. 152. — Yriarte, p. 2.

4. Yriarte, *op. cit.*, p. 27.

5. Yriarte, *op. cit.*, p. 266. — *Alarcon* (I, p. 256) dit aussi qu'Yriarte envoya des dessins directement au *Monde illustré*, dont il était correspondant.

6. Yriarte, p. 244.

opérations, alors que les troupes campaient à Tétouan, soit parce qu'ils étaient malades, soit pour se reposer en attendant la reprise de la marche en avant. Quelques-uns, plus avisés que leurs compatriotes du continent, étaient allés prêcher en Espagne la nécessité de la paix<sup>1</sup>.

Les officiers étrangers, attachés militaires, étaient au nombre de quinze ; mais ils n'arrivèrent au quartier général qu'après la prise de Tétouan, sauf un Russe et un Autrichien. Très bien traités, très considérés, ils avaient la liberté de suivre le quartier général ou tout autre chef ; ils recevaient toutes les rations nécessaires pour leur subsistance, celle de leurs domestiques, de leurs chevaux et bêtes de somme<sup>2</sup>. Mais ils devaient se fournir de montures, domestiques, bêtes de somme et tentes. Ils n'eurent qu'à se louer de leur séjour à l'armée espagnole.

L'un d'eux, Schlagintweit, major de chevau-légers de l'armée bavaroise, demeura quelque temps à Tanger et à Gibraltar, après la guerre, pour recueillir des renseignements sur ce qu'il n'avait pas vu de ses yeux, notamment sur ce qui concernait l'armée de Moulay 'Abbâs. Il a laissé un livre remarquable sur la campagne, *Der spanisch-marokanische Krieg in den Jahren 1859 und 1860*, que nous avons maintes fois mis à contribution, et où il a condensé les données recueillies en personne, ainsi que celles qu'il s'est procurées dans les journaux, dans les revues, auprès des consuls, surtout aux consulats d'Angleterre et d'Allemagne. Citons encore Von Gœben, major général de l'armée prussienne, qui a laissé également un livre, correspondances envoyées d'Espagne et du camp espagnol<sup>3</sup>.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 281.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. VIII-IX.

3. Parmi les ouvrages relatifs à la guerre hispano-marocaine, nous

Nous avons dit aussi que l'un des fils du *duc de Nemours*, le *comte d'Eu*<sup>1</sup>, prit part à la campagne. Arrivé pendant que l'armée était au Martine, il fut attaché comme officier d'ordonnance au maréchal O' Donnell, avec le grade de sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> escadron de hussards *Princesa*. Grand, mince, blond, avec un type très bourbonnien, il se fit remarquer par sa fougue lors de la charge des lanciers de *Farnesio* (au combat dit de la Douane), charge à laquelle il voulut absolument prendre part, malgré les observations de l'officier qui lui servait de mentor. Cette conduite fit bonne impression ; le maréchal lui adressa des paroles louangeuses sur le champ de bataille, rappela les mérites militaires de ses ancêtres et le décora d'une plaque de Saint-Ferdinand prise à l'une des personnes de l'assistance. Avec le prince était arrivé le capitaine d'artillerie *de Velardé*, qui l'accompagnait.

Parmi les curieux qui vinrent, de temps à autre, jeter un coup d'œil en passant, le plus assidu fut un membre de la Chambre des Communes du Royaume-Uni ; le plus illustre fut *lord Codrington*, gouverneur de Gibraltar, qui vint, avant la bataille de Tétouan, sans doute pour se renseigner sur les intentions de l'armée ainsi que sur son état. Le maréchal donna ordre de tout lui montrer en détail, pour lui donner pleine satisfaction ainsi qu'à son gouvernement<sup>2</sup>.

Quant à M. O... qu'Yriarte<sup>3</sup> désigne, sans le nommer

avons omis de citer antérieurement celui de F.-A. Brockhaus, *Unsere Zeit*, paru à Leipzig vers cette époque et qui contient un chapitre relatif à la guerre. Schlagintweit (p. 229, note) le qualifie d'excellent compte rendu militaire.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 101. — Voyez aussi ci-dessus, p. 61, n. 1, et Alarcon, I, p. 282-283.

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 123.

3. *Id.*, p. 85.

autrement, sous le titre de voyageur anglais, membre très influent de la Chambre des Communes, c'était un autre curieux qui « servit de texte à mille suppositions singulières. Il était devenu pour le quartier général et pour toute l'armée un personnage fantastique. Chacun le regardait comme l'espion du gouvernement anglais et ses allées et venues de Tanger au camp espagnol, et de Gibraltar à Ceuta motivaient peut-être une semblable opinion <sup>1</sup>. » Cependant, continue Yriarte, cela n'était pas probable ; il s'agissait seulement d'un curieux d'une espèce ordinaire. « Personnellement M. O... est un homme d'une grande distinction et qui m'a paru posséder de profondes connaissances : il parle aussi purement l'espagnol que le français, l'italien et l'allemand ; nul doute que le sentiment qui l'a entraîné sur les traces de l'armée espagnole ne soit analogue à celui qui attachait son célèbre compagnon aux pas de Thomas Carter. Il voulait voir dévorer Tétouan, et très souvent je lui ai entendu proférer des exclamations comme celle-ci : Nous n'aurons donc pas la chance d'assister à une grande bataille <sup>2</sup> ! »

#### § 14. — *Les belligérants jugés par un Marocain* <sup>3</sup>.

Il est curieux de constater quelle fut l'impression produite sur un esprit marocain par la manière de combattre des belligérants et comment il jugea leur caractère.

Es-Selâouï, dans l'*Istiqçâ*, développe d'abord, avec des détails typiques, ce qu'il pense et ce qu'il croit du soldat espagnol.

1. Yriarte, p. 85-86.

2. Yriarte, p. 86.

3. *Istiqçâ*, IV, p. 219.

« Les soldats chrétiens, dit-il, vont au combat malgré eux ; il n'est possible à aucun d'eux de fuir la mêlée, au moment du combat, car des cavaliers et des bourreaux sont derrière qui les poussent en avant. Toutes les fois que l'un d'eux revient en arrière et abandonne sa place dans le rang, il est mis à mort sur-le-champ. Aussi, étant certains de leur mort s'ils fuient, tandis qu'elle n'est qu'aléatoire s'ils vont de l'avant, ils préfèrent une mort aléatoire à une mort certaine ; sauf lorsque le combat devient violent, que la mêlée est chaude et qu'ils sont aux prises avec l'ennemi, en ce cas, alors, la fuite devient possible, chefs et soldats ne s'occupant plus que de leur salut. C'est grâce à cette discipline qu'ils n'éprouvèrent aucun revers depuis leur sortie de Ceuta. Une des habitudes de l'ennemi, lorsqu'il part pour faire la guerre, est de se transporter avec toute son armée, de la même façon que s'il partait pour faire un voyage. On voit les soldats s'avancer au combat, portant avec eux tout ce dont ils ont besoin : eau, vivres, poudre, balles, jusques et y compris le canif, les ciseaux, le miroir, le savon, etc... Ils se servaient pour cela de sacs élégants, qu'ils portaient sur leur dos. Le transport n'en était pas pénible, car on avait réduit le bagage au strict nécessaire. Quant aux tentes, il y avait une tente par groupe de trois hommes. Ils n'avaient aucun surcroît de fatigue pour le transport de ces tentes, car elles étaient des plus minces et des mieux disposées. Les piquets étaient de bois mince. Elles réunissaient toutes les conditions nécessaires de commodité et de légèreté ; de sorte que lorsque la tente était roulée ainsi que ses accessoires, le tout formait un bagage peu volumineux. Un seul homme aurait suffi à la porter ; mais on la répartissait entre trois, par excès de bienveillance et pour éviter tout malaise, au cas où la marche se serait prolongée.

« Quant aux canons, ils étaient transportés sur des affûts en fonte sur lesquels ils étaient adaptés solidement ;

des mulets châtrés les traînaient avec la plus grande vivacité et la plus grande adresse.

« Sur ces affûts les Espagnols plaçaient des caissons contenant de la poudre, des balles, des boulets, etc... Des artilleurs s'asseyaient sur ces caissons, d'autres les entouraient; toutes les précautions possibles étaient prises pour le combat.

« Les soldats s'avançaient en ordre, marchant progressivement, les rangs se succédant l'un après l'autre comme les vagues de la mer; le soleil se reflétait sur leurs têtes et faisait étinceler leurs armes polies et leurs instruments de guerre; pendant ce temps, obus et boulets pleuvaient de toutes parts. Telle est la façon de combattre de l'ennemi. A la tombée de la nuit, ou lorsque le combat cesse, il s'arrête sur place et ne se disperse point, à moins d'être en grand nombre. C'est avec une organisation aussi solide qu'il dut de remporter l'avantage.

« Les Espagnols combattent en rangs, dit encore Es-Selâouî, et les troupes se succèdent dans l'action <sup>1</sup>. »

Après cette appréciation, où, aux plus bizarres imaginations du début, se mêle ensuite un certain esprit d'observation, Es-Selâouî continue, passant en revue la manière d'être du soldat marocain <sup>2</sup>.

« La façon de se battre des Musulmans n'avait rien de bien établi; ils se battaient à leur guise, comme il leur plaisait. S'il se trouvait que le chef des troupes eût de la fermeté, cela ne servait pas plus que s'il n'en avait pas. Lorsqu'ils jugeaient à propos de fuir, ils prenaient la fuite, quoique Dieu très-haut ait dit : « Lorsqu'ils étaient rassemblés autour de leur chef pour une affaire, ils ne partaient pas sans son autorisation. » Les guerriers musulmans vont

1. *Istiqçâ*, IV, p. 215.

2. *Istiqçâ*, IV, p. 219.

au combat sans emporter avec eux de nourriture ni de boisson<sup>1</sup>. Il est donc inévitable, lorsqu'ils ont faim et soif, qu'ils s'en aillent là où ils pourront trouver ce qui suffit à leurs besoins. De plus, ils combattent sans ordre, sans prendre de disposition régulière pour la bataille. Ils s'éparpillent au contraire dans les ravins et sur le sommet des vallées, autour des arbres derrière lesquels ils combattent. Lorsqu'ils s'élancent contre l'ennemi, c'est par petits groupes. Puis le soir venu, quand le combat cesse, chacun s'en retourne sous sa tente qu'il a laissée loin derrière lui. Et tout cela se fait sans chef pour dicter les ordres.

« Lorsque la cavalerie marocaine prend part à un combat, elle va à l'aventure, sans écouter son chef qui ne peut lui donner aucun ordre. Les cavaliers combattent en vue de la récompense promise par Dieu ; mais bien peu ont souci du blâme de leur chef. L'expérience nous le montre d'une façon éclatante ; une première fois, ils se séparèrent du sultan Moulay Slimân au combat de Dhien, et une seconde fois à la bataille de Cherarda. Et cependant y avait-il quelqu'un qu'ils vénérassent plus que le sultan Moulay 'Abd Er-Rahmân ? D'ordinaire ils lui obéissaient toujours. Lorsqu'il les envoya à Tlemcen, ils reprirent leurs anciennes habitudes. A la bataille d'Isly, ils se conduisirent d'une manière particulièrement odieuse avec le khalife Sidi Mohammed ben 'Abd Er-Rahmân ; etsi El-Hâdj 'Abd El-Qâder ne s'était pas levé en personne pendant la nuit, s'il n'avait pas empêché les cavaliers de monter à cheval, ils seraient retombés dans leurs errements. Leur conduite fut meilleure dans cette guerre contre les Espagnols, ils

1. Comme, bien entendu, rien n'était prévu pour la nourriture des troupes, au moins des troupes auxiliaires du côté marocain, il paraît que certains d'entre eux souffrirent beaucoup de la faim à l'Oued Smir et dans la Sierra Bullones. Beaucoup d'hommes se montrèrent alors pleins de découragement, disant qu'il était parfaitement impossible de combattre les Espagnols. Cf. Alarcon, II, p. 114.

tinrent tête à l'ennemi, mais ne parvinrent qu'une seule fois à rompre ses rangs, car aucun esprit de décision ne présidait à leur direction. C'est le manque d'organisation et de stratégie qui leur a nui ; c'est ce qui fit au contraire triompher l'ennemi. Il faut opposer à une chose une chose semblable. Le mal n'est repoussé que par son contraire. L'incompatibilité n'a lieu que pour deux choses contraires ou deux choses semblables. Notre guerre actuelle avec les Espagnols appartient à la catégorie des contradictions ; il n'y a pas incompatibilité entre deux choses opposées, ainsi que l'établit la philosophie. Mais la réussite appartient à Dieu<sup>1</sup>. »

Ailleurs Es-Selâouï fait encore quelques réflexions, qui ne sont pas dépourvues de bon sens, sur la manière de combattre des Musulmans.

« Quant à la lutte par charge et fuite successives, dit-il, c'est la façon de combattre des Arabes et Berbères du Maroc. La bataille rangée est plus décisive et plus meurtrière que celle qui se fait par charge et fuite, et cela, parce que, dans la bataille rangée, les rangs sont en ordre et égalisés à la façon des camps qui se forment dans les jeux, ou des lignes de fidèles qui font la prière en commun. L'armée s'avança en rangs contre l'ennemi. Cette méthode utilise mieux le combattant, elle le rend plus redoutable à l'adversaire, car l'armée ressemble alors à un mur allongé ou à un château fort qu'on ne trouve pas le moyen de démolir.

« Dans le Coran il est dit : Dieu aime ceux qui combattent pour lui, disposés en ordre comme des constructions bien cimentées<sup>2</sup>. »

1. *Istiqâ*, IV, p. 220. Es-Selâouï termine ses réflexions sur la conduite des soldats marocains par ces apophtegmes dont on ne voit pas fort bien l'application ici. Nous les avons respectés cependant pour laisser au récit tout son caractère.

2. *Istiqâ*, IV, p. 215.

Puis encore :

« Quelques Bédouins qui faisaient la guerre sainte se ruèrent à l'improviste sur le camp ennemi pendant la nuit et lui ravissaient des mulets et des bœufs qu'ils amenaient le lendemain matin à Tétouan ou ailleurs. Les faibles d'esprit parmi les gens du peuple approuvaient cela et les y encourageaient en les comparant à des guerriers qui auraient accompli de hauts faits. Cependant ils ne tenaient pas compte que l'ennemi gagnait du terrain et s'avancait pour leur propre destruction en les faisant reculer. C'est qu'ils combattaient sans plan déterminé, sans ordre prévu. Ils se battaient séparément, et lorsque le soir arrivait, chacun s'en allait de son côté sans heure fixée et sans aucune discipline. Par conséquent, leur façon de combattre ne servait de rien. Les Espagnols, eux, se battaient en ordre, en adoptant un dispositif bien établi, et lorsqu'ils avaient résolu d'occuper un point quelconque du terrain, ils allaient résolument de l'avant et faisaient prendre la fuite aux Musulmans en leur infligeant de grosses pertes <sup>1</sup>. »

§ 7. — *Les critiques formulées en Europe au sujet de la campagne 1859-1860.*

Le plan et l'exécution de la campagne hispano-marocaine de 1859-1860 ont donné lieu à bien des critiques. Nous passerons sommairement en revue les principales, en mentionnant rapidement les réponses qu'on y a faites pour justifier la façon dont le gouvernement espagnol et le général en chef avaient compris et mené la guerre <sup>2</sup>.

1° *Conception de la campagne.* — Le choix d'une ville comme objectif était fâcheux, a-t-on dit. Il aurait mieux

1. *Istiqâ*, IV, p. 214.

2. Voyez notamment Mordacq, p. 91 et Schlagintweit.

valu s'efforcer de joindre et d'écraser l'armée ennemie, seul résultat vraiment pratique <sup>1</sup>.

On a répondu qu'il eût été à peu près matériellement impossible de joindre l'armée ennemie si celle-ci ne s'était vue obligée de livrer bataille pour défendre une des villes principales de l'empire. Autrement elle eût pu, cédant sans cesse devant l'envahisseur, faisant le vide devant lui, l'attirer plus loin qu'il n'entraît dans ses plans, et la guerre eût pris un caractère de généralité, une importance qui n'étaient pas dans les intentions de l'Espagne.

Il ne faut pas oublier non plus qu'une armée du genre de l'armée marocaine de cette époque n'est en rien comparable à celles des puissances européennes. C'est une réunion d'hommes aussi vite évanouie que formée, mais aussi vite reformée qu'évanouie, difficile et presque impossible à saisir, à moins que, procédant suivant un plan très vaste, on ne se mette en mesure de conquérir méthodiquement tout le territoire sur lequel elle est susceptible d'évoluer <sup>2</sup>.

On retombe alors dans le premier cas : prendre pour objectif successif non plus une, mais les différentes villes du pays, en même temps qu'on se lance dans une formidable entreprise. C'est l'histoire de la conquête de l'Al-

1. « Seule la destruction de l'armée ennemie peut amener une solution ; c'est un principe sur lequel on ne saurait trop insister, étant donné qu'il est presque constamment violé. » Mordacq, p. 84.

2. Mordacq, p. 75, blâme O'Donnell de s'en être tenu à Tétouan comme objectif. C'était justifié au début de la campagne, dit-il : la marche sur Tétouan le long de la mer avait l'avantage de ne pas nécessiter de gros convoi. Mais les attermolements pour attendre le parc de siège ne s'expliquent pas alors que l'ennemi reçoit constamment du renfort.

« Les historiens espagnols établissent nettement que le général O'Donnell se porta en avant « pour faire le siège de Tétouan », objectif principal, et qu'il ne marcha sur le camp ennemi que parce qu'il barrait la route de la cité marocaine et ne constituait ainsi à ses yeux qu'un objectif secondaire. » Et il blâme cette conception.

gérie, commencée sans qu'on s'en doute par ce qu'on s'imaginait devoir être simplement une opération contre une seule ville, puis continuée par la force des choses, du fait seul que l'on voulait conserver cette ville. Donc le choix d'une ville, comme premier objectif tout au moins, était parfaitement justifié.

2° *Choix de l'objectif.* — Pourquoi l'Espagne choisit-elle Tétouan au lieu de Tanger ou d'un port du littoral occidental, d'où l'armée pouvait facilement gagner Fès en peu de jours ? Dans le premier cas, elle mettait la main sur une ville autrement importante que Tétouan ; cela pouvait amener plus vite le Maroc à traiter. Dans le second cas, l'armée évoluait en plaine, avec une incontestable supériorité sur l'armée marocaine. Elle arrivait au cœur de l'empire et pouvait parler haut.

On a répondu, d'abord, que l'Angleterre n'aurait point permis ces deux opérations : la première, parce qu'elle eût porté un coup trop sensible à son commerce, et parce qu'elle n'aurait jamais consenti à voir une puissance rivale s'installer sur les bords du détroit ; la seconde, parce que l'entreprise ainsi conçue pouvait, ou même devait presque fatalement dégénérer en conquête et que l'Angleterre n'en voulait pas. — Puis, rien ne prouve que le Sultan eût traité, Fès une fois pris. Il pouvait se réfugier à Marrakech ; de là, pendant des années, il pouvait inquiéter les Espagnols, ayant à sa disposition les forces du centre du Maroc, qui n'auraient pas manqué d'accourir à sa voix contre les Chrétiens. — La campagne eût été plus importante et plus difficile, précisément parce que l'armée espagnole n'aurait pas eu seulement à faire face à un rideau de troupes sur lesquelles son instruction, son armement, sa discipline lui donnaient un avantage manifeste, mais bien à tout un pays soulevé, à une nuée de combattants accourus de toutes parts autour d'elle et bien plus directement intéressés à la combattre que lorsqu'il s'agissait d'une région excentrique

située aux confins de l'empire ; il suffit de se rappeler ce que furent les premières expéditions à Médéa, dans la campagne d'Algérie, pour se rendre compte de ce qu'eût présenté de difficultés une opération de cette nature. — Enfin, il eût été indispensable, en ce cas, de jeter d'un coup toute l'armée d'expédition sur la côte Ouest, sous peine de la voir détruire par petites portions, au fur et à mesure de son débarquement par fractions. Or l'Espagne manquait de marine : seule une puissance maritime de premier ordre pouvait espérer réussir dans une entreprise de cette nature. Encore eût-il fallu une longue et sérieuse préparation ; on sait ce que fut celle de l'expédition française contre Alger avant le débarquement à Sidi Ferruch.

La même insuffisance de sa marine, à défaut des raisons de politique internationale ci-dessus mentionnées, interdisait aussi à l'Espagne toute opération directe par mer contre Tanger. Enfin, attaquer cette ville en partant de Ceuta directement eût été une entreprise difficile à cause de l'état du pays, montueux, âpre, rude, beaucoup plus difficile que la marche contre Tétouan.

Le choix de Tétouan, au contraire, se justifiait par les raisons suivantes : sa proximité de Ceuta (qui pouvait servir de base d'opérations) et de l'Espagne ; — sa position excentrique, de sorte que l'entreprise dont elle allait être l'objet ne risquait pas d'exaspérer toute la population du Maroc et de soulever tout le pays dans un même sentiment de haine contre l'étranger ; en même temps, l'Angleterre devait voir d'un œil moins jaloux cette entreprise pour ces mêmes raisons ; — sa proximité de la mer, qui laissait espérer l'établissement de relations faciles avec la métropole pendant la campagne, et ensuite s'il était nécessaire ; — sa situation sur la ligne des présides, permettant, si l'on pouvait, malgré tout, la conserver, de faire faire un pas à la question de l'hispanisation de la côte méditerranéenne du Maroc, conformément aux traditions et aux

désirs séculaires du gouvernement de Madrid. Enfin, c'était une ville très peu ouverte aux Européens, assez chère aux Marocains pour que sa perte leur fût très sensible.

Donc le choix de Tétouan était parfaitement justifié comme premier objectif.

*Pourquoi le maréchal a-t-il pris Tanger comme second objectif*, une fois que Tétouan pris, il vit que la paix ne se décidait pas, contre son attente, et qu'il fallait continuer la campagne <sup>1</sup> ?

La réponse se présente d'elle-même à l'esprit. La marche sur Fès était au-dessus de ses forces pour le moment ; nous avons dit aussi quels inconvénients il y aurait eu à l'entreprendre. Tanger était plus près, on pouvait y arriver au prix de deux ou trois batailles au plus. On ne s'écartait pas de la base d'opérations primitive, ni de la base secondaire, Tétouan ; on avait à faire aux mêmes populations, à la même armée ennemie déjà démoralisées par leurs succès précédents. Enfin, la diplomatie espagnole pensait peut-être voir se produire l'intervention anglaise pour amener la paix ; au point où en étaient les choses, il manquait peu pour aboutir à celle-ci ; les conseils de l'Angleterre, désireuse de ne pas voir les Espagnols à Tanger, pouvaient amener le Sultan, déjà fortement ébranlé, à la

1. O'Donnell, et tout le monde avec lui, pensait que la prise de Tétouan amènerait la fin de la guerre. D'où un certain étonnement quand on apprit que rien n'était résolu et qu'il lui faudrait marcher sur Tanger. Cf. Mordacq, p. 84-85, et, du même, p. 85.

En Espagne, l'opinion publique était persuadée, comme le général O'Donnell, que la prise de Tétouan amènerait la fin de la guerre avec des conditions avantageuses. Dans une lettre datée du 10 février, le contre-amiral français Jehenne fait ressortir l'étonnement que produisit en Espagne la nouvelle que le général O'Donnell allait se décider à marcher sur Tanger. On considère cette résolution, ajoute-t-il, comme tout à fait nouvelle et ne répondant nullement aux intentions primitives du général.

signer. C'est ce qui eut lieu; la victoire d'Ouedr'as, elle seule, n'eût peut-être pas suffi<sup>1</sup>.

3° *Choix de la base d'opérations.* — Pourquoi O'Donnell choisit-il Ceuta et non l'embouchure de l'Oued Martine?

Sans doute, l'armée espagnole aurait pu débarquer au Martine sans trop de difficultés, sous la protection de l'artillerie de la flotte, et, de là, gagner Tétouan en quelques heures, ce qui eût abrégé considérablement la campagne.

Mais il eût fallu être sûr du temps. La baie de Tétouan est impraticable pendant des semaines entières par les forts vents d'Est. Qu'on se rappelle d'ailleurs le rôle joué par l'état de la mer au débarquement de Sidi Ferruch et lors du siège d'Alger par Charles-Quint.

Il eût fallu avoir une marine suffisante pour jeter l'armée d'un seul coup sur le rivage, de même que dans l'hypothèse d'une entreprise contre la côte Ouest; or ce n'était pas le cas. Il eût fallu avoir une armée déjà bien entraînée, déjà faite à la guerre, pour oser s'en servir ainsi dès les premiers pas et chercher à lui faire frapper un coup décisif, pour une première fois; or ce n'était pas le cas non plus.

Ceuta, au contraire, offrait comme base d'opérations les avantages suivants :

Facilité de débarquer et de concentrer les troupes au fur et à mesure que la marine serait en mesure de les transporter;

Facilité d'accumuler dans ses magasins les provisions, munitions et vivres nécessaires;

Résistance assurée contre les premiers efforts des Marocains; entraînement, aguerissement, des troupes pendant la période préparatoire de la campagne;

1. Après la bataille de Tétouan, Yriarte exprime l'idée que c'est Tanger qu'il faut prendre pour frapper l'ennemi dans sa puissance commerciale ou encore qu'il faut envahir le cœur de l'empire. (Yriarte, *op. cit.*, p. 167).

Proximité de Tétouan : facilité de marcher sur cette ville, escorté par la flotte qui, en cas de beau temps, pouvait rendre de grands services comme convoi et aussi avec son artillerie.

Donc le choix de Ceuta comme base d'opérations était encore parfaitement justifié.

4° *Lenteur des opérations.* — On a reproché au maréchal O'Donnell d'avoir occupé autour de Ceuta un trop grand rayon, se heurtant ainsi prématurément à la résistance des gens du pays, imposant à ses troupes des fatigues inutiles et perdant un temps précieux. Pourquoi les premiers échelons du I<sup>er</sup> corps se sont-ils, dès le début, portés à 4 et 5 kilomètres de la côte, dit Mordacq<sup>1</sup> ?

Il y a exagération dans ces chiffres, tout d'abord ; la distance de la redoute la plus éloignée à la côte n'atteint pas 4 kilomètres. Ensuite, la topographie du pays l'exigeant, il était indispensable d'occuper tout le plateau qui domine Ceuta, sous peine de se voir, à chaque instant, aux prises avec l'ennemi dans des conditions bien autrement défavorables que celles où se produisirent les combats autour du Serrallo.

Comment se serait trouvé le camp espagnol de l'attaque d'une armée de 20 à 25 000 hommes descendant, à son heure, des hauteurs de l'Otero et du Serrallo, si ce camp n'eût été appuyé que par les murs de la ville, derrière lui ? Puis il fallait de la place pour loger trois corps d'armée, et Schlagintweit trouve même que leur agglomération put être une cause de leur mauvais état sanitaire, on l'a vu précédemment.

Pourquoi le maréchal est-il demeuré si longtemps sous les murs de Ceuta ? Pourquoi, une fois arrivé le II<sup>e</sup> corps (le dernier parti, le 15 décembre), n'a-t-il pas commencé sa marche au lieu d'attendre au 1<sup>er</sup> janvier ? Il attendait encore

1. *Op. cit.*, p. 95.

du matériel, paraît-il. « Cette question, dit Mordacq<sup>1</sup>, eût pu arrêter un corps expéditionnaire s'avancant dans l'intérieur du pays, mais il ne pouvait en être de même pour les Espagnols qui allaient longer la côte, suivis également par leur flotte.

« Une fois les hostilités engagées, les moments sont précieux, surtout vis-à-vis d'un adversaire dont les effectifs croissent tout particulièrement avec le temps. »

On peut répondre que le mauvais temps qui régnait depuis le commencement de l'expédition, l'insuffisance du matériel maritime avaient tellement gêné le transport du matériel de guerre, que celui-ci n'était pas au complet en même temps que les troupes ; que commencer sa marche avant d'attendre qu'il le fût, c'était jouer gros jeu, puisque le mauvais temps pouvait en empêcher le transbordement et la mise à terre au moment où, l'offensive entreprise, on en aurait senti le besoin ; qu'il est vrai que l'armée espagnole avait seulement Tétouan pour premier objectif, mais qu'elle pouvait se voir entraînée, malgré qu'elle en eût, à entreprendre des opérations beaucoup plus sérieuses, et qu'il vaut certainement toujours mieux être préparé au plus qu'au moins ; enfin, que l'état-major ignorait au juste à quelles difficultés il allait se heurter, puisque la campagne, loin d'avoir été préparée de longue main, avait été en quelque sorte improvisée<sup>2</sup>.

Quant au dernier argument mis en avant par Mordacq, il nous semble, au contraire, moins à prendre en considération au Maroc que partout ailleurs. Il est vrai que les

1. *Op. cit.*, p. 97.

2. « La marche de O'Donnell, commandant en chef des Espagnols, fut lente et prudente ; mais, si l'on tient compte des difficultés naturelles et de la complète ignorance où il se trouvait des ressources et des desseins de l'ennemi, on reconnaîtra que toute autre conduite eût été entachée de témérité. » Hooker and Ball, *Journal of a tour, etc.*, p. 52.

effectifs des Marocains croissaient avec le temps ; mais il est vrai aussi — car il faut bien tenir compte du caractère et du tempérament indigènes — que les cohues qu'ils pouvaient rassembler devaient se dégoûter promptement dans l'inaction ; qu'on n'avait guère à craindre de voir leur chef exécuter quelque mouvement décisif. C'est quand on commande une armée d'indigènes qu'il faut agir de suite, pendant qu'elle est dans le premier feu de l'enthousiasme, avant qu'elle ne se désagrège. D'autre part, une telle armée joue surtout un rôle passif, se bornant surtout à la défensive. L'initiative n'est pas son fait en général : elle ne pouvait l'être certainement alors.

On a reproché aussi la lenteur de sa marche à l'armée espagnole, 16 kilomètres en sept jours. C'est Mordacq qui met en avant ce reproche ; aucun témoin de la campagne ne l'avait fait. Il ne faut pas oublier que cette marche s'est faite en combattant, et qu'il y a eu l'Oued Smir sur la route.

Pourquoi O'Donnell est-il resté dans l'inaction au Martine ? A quoi bon attendre son matériel de siège, si parfaitement inutile ? dit Mordacq.

On peut répondre que O'Donnell attendait non seulement son matériel de siège, mais aussi des vivres, des renforts, puisque constamment on devait évacuer des hommes blessés ou malades et les remplacer par d'autres ; que l'armée se trouvait fatiguée par suite de son mauvais état au point de vue sanitaire. On s'est aperçu, après être entré à Tétouan, que le matériel de siège était inutile ; mais on ne pouvait pas s'en douter avant, toujours à cause de la précipitation avec laquelle avait été résolue la campagne et de son manque de préparation. Peut-être cependant O'Donnell a-t-il été un peu trop lent ; mais sa méthode était évidemment de n'avancer qu'à coup sûr. Quel effet eût produit un échec sous les murs de la ville, causé par trop de précipitation ?

Pourquoi, après la bataille de Tétouan, O'Donnell a-t-il attendu quarante-huit heures pour marcher sur la ville? Nous croyons pour notre part qu'il a fort bien fait. Il est entré à Tétouan de la sorte sans coup férir, sans ruiner la ville, ce qui pouvait avoir son importance au point de vue d'une occupation ultérieure, même temporaire, sans se priver des secours matériels qu'il pouvait attendre d'une partie au moins de la population — les commerçants, les boutiquiers, etc. — et cela n'eût pas été possible s'il avait commencé par détruire magasins, boutiques, maisons particulières, et par obliger les habitants à s'enfuir ne laissant entre ses mains qu'une ruine déserte.

Qu'est-ce enfin qu'un retard de quarante-huit heures dans les conditions où il se trouvait, touchant à ce qu'il croyait la fin de la campagne, en face d'un ennemi comme Moulay 'Abbâs et d'une armée aussi peu portée à l'activité que celle des Marocains? Enfin, qu'aurait-il gagné à agir violemment? A peine quelques heures.

Pourquoi, une fois à Tétouan, O'Donnell a-t-il attendu avant d'achever la campagne, donnant ainsi le temps aux Marocains de se reconnaître et d'accroître leurs forces? On peut répondre : tous en Afrique, et O'Donnell le premier, croyaient la campagne finie avec la prise de Tétouan, et, certes, elle l'eût été sans les exigences du gouvernement espagnol et le fol enthousiasme du peuple. Puis, les négociations étaient engagées ; l'Espagne avait mille raisons — des raisons financières, des raisons de politique intérieure

1. Pourquoi, dit Mordacq, p. 84-85, O'Donnell n'avait-il pas essayé d'attaquer Moulay 'Abbâs après la prise de Tétouan, en se servant de la ville comme de base d'opérations? S'il réussissait, c'était parfait ; autrement il pouvait se replier sur la ville. On peut se demander, contrairement à cette opinion, si un échec, même léger, la moindre imprudence n'auraient pas compromis les choses de façon grave, et si une entreprise hasardée n'aurait pas risqué de prolonger la campagne au lieu de l'abrégé.

et internationale en Europe, susceptibilités à ménager, etc. — pour essayer de s'en tenir là, si elle pouvait de la sorte mettre fin à la campagne. Le tort du cabinet fut, étant donnés tous ces motifs de prudence et de modération, d'être trop exigeant. Mais sans cela la paix eût été signée huit jours après l'entrée dans la ville.

O'Donnell ne pouvait certainement pas aller de l'avant malgré tout, forcer pour ainsi dire la main à son gouvernement. Ce ne fut qu'une fois l'entente des parties belligérantes bien manifestement impossible, qu'il importât de continuer la campagne et d'en finir par une nouvelle bataille.

Mais O'Donnell aurait-il pu la livrer sans les renforts qu'il reçut à Tétouan? Pouvait-il commencer un mouvement sur Tanger avec les effectifs dont il disposait à son entrée dans la ville et ne connaissant à peu près rien du pays? Le doute se présente à l'esprit. Puis, pourquoi ne pas limiter l'effort à son minimum, puisqu'il ne pouvait y avoir de conquêtes?

En résumé, la lenteur des opérations, due peut-être au tempérament de O'Donnell, dans une certaine mesure, le fut aussi pour une part, probablement prépondérante, au manque de préparation de la campagne, au manque de ressources financières, maritimes, et au manque d'organisation militaire, administrative de la métropole à cette époque.

5° *Dispersion des forces*<sup>1</sup>. — Mordacq reproche encore à O'Donnell d'avoir laissé tout un corps d'armée inoccupé à Ceuta, le 1<sup>er</sup>, pendant qu'il marchait sur Tétouan. « Nous n'en voyons nullement la nécessité : qu'il ait renforcé la garnison de cette place, laquelle pouvait avoir à subir les attaques d'un ennemi qui venait de montrer de gros effectifs, fort bien, mais de là à un corps d'armée, il y

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 97.

a loin. Il violait formellement ainsi le principe fondamental de l'économie des forces, en consacrant à une mission très secondaire, non pas le minimum, mais le tiers de ses troupes. » La critique semble cette fois plus difficile à éluder.

6<sup>e</sup> *Mauvaise organisation du service des subsistances.* — Les troupes n'avaient pas de convoi régimentaire en marchant de Ceuta à Tétouan. On s'était fié à la flotte, comptant s'en servir tout le temps comme base de ravitaillement. Or, la tempête arrivant, cette flotte fut obligée de s'éloigner, laissant les hommes sans vivres, les animaux mourant de faim.

Pourquoi les hommes n'avaient-ils pas cinq à six jours de vivres avec eux, ce qui ne les eût pas trop chargés, dit Mordacq<sup>1</sup>, puisqu'il les emportèrent plus tard en marchant sur Tanger?

Pourquoi pas de convoi régimentaire?

On doit avouer que ces critiques sont irréfutables et que le maréchal commit là une lourde faute, qu'il faillit payer bien cher<sup>2</sup>.

En résumé, la campagne hispano-marocaine de 1859-1860 est des plus intéressantes et des plus instructives. Dans son ensemble, elle a été menée aussi bien qu'elle pouvait l'être, étant donnés son caractère d'improvisation, l'état des finances de l'Espagne, celui de sa flotte, de son matériel de guerre et de son armée au moment de la mobilisation. On s'est assez généralement accordé à le reconnaître, ainsi qu'à vanter la bonne tenue des troupes ;

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 98.

2. Cet épisode « démontre d'ailleurs une fois de plus, que, lors même que l'on ait la bonne fortune de disposer d'une ligne de ravitaillement latérale et aussi pratique que la mer, il est néanmoins indispensable d'avoir, à la suite des troupes, sinon un convoi administratif, tout au moins un convoi régimentaire. » Mordacq, p. 69.

mais on ne peut s'empêcher aussi de constater, avec G. de Lavigne<sup>1</sup>, que cette expédition si crânement décidée, si courageusement conduite, fut entreprise avec une trop grande insuffisance de moyens matériels.

La faute n'en était ni à l'armée, ni aux chefs qui la dirigeaient, ni à la marine, mais au gouvernement. C'était la conséquence de l'instabilité politique de l'Espagne depuis des années.

1. *Op. cit.*, p. 75.

(*A suivre*).

A. JOLY.

---